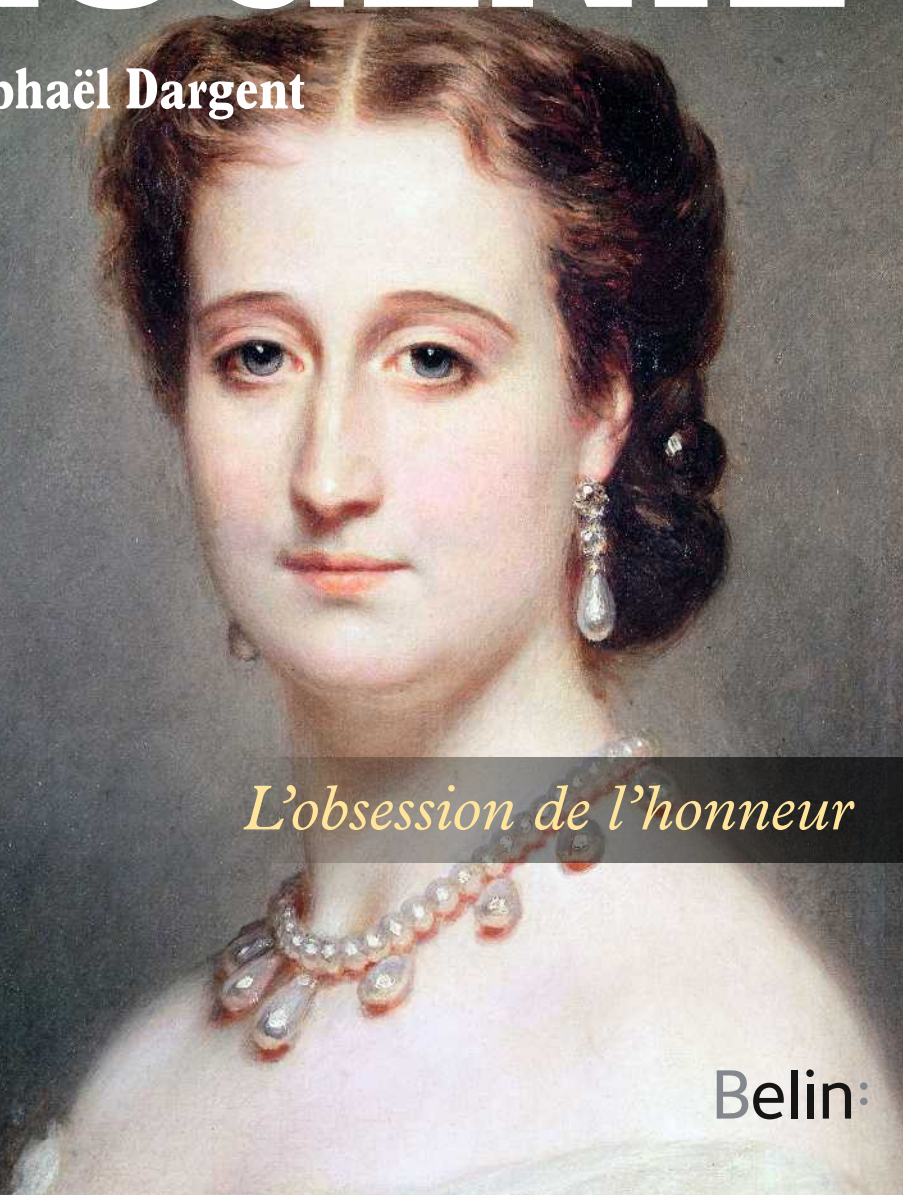


# L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Raphaël Dargent

*L'obsession de l'honneur*

Belin:





## L'impératrice Eugénie



Raphaël Dargent

L'impératrice Eugénie  
L'obsession de l'honneur

**Belin:**

En couverture: Winterhalter Franz Xaver, *Portrait de l'impératrice Eugénie*, huile sur toile (60 x 54 cm), 1864, château de Compiègne. © Bridgeman Images.  
Édition : Nicolas Waszak.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Belin/Humensis  
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14  
ISBN 978-2-4100-0903-3

*Je veux bien être l'ex-impératrice des Français,  
mais je suis toujours l'impératrice Eugénie.*

Eugénie

*Les grandeurs sont comme les parfums ;  
ceux qui les portent ne les sentent quasi pas.*

Christine de Suède

*L'honneur est le patrimoine de l'âme.*

Calderón





## Introduction

# L'histoire

Ma légende est faite, et la légende  
l'emporte toujours sur l'histoire.

Eugénie

Quand Lucien Daudet évoqua devant elle l'envie qu'il avait de lui consacrer un livre, l'impératrice Eugénie s'étonna. Puis elle donna ce conseil: «En tout cas, n'y mettez pas trop votre cœur... Soyez impartial... Ne dites pas trop de bien...» Elle se reprit aussitôt, avec un sourire: «Pas trop de mal non plus!...» Nous étions à l'automne 1910, et la dernière souveraine de France, seule dans son exil anglais, oubliée de la plupart des Français, avait plus de quatre-vingt-quatre ans.

L'ex-impératrice des Français avait raison de se méfier du jeune homme qui fréquentait Farnborough et le Cap-Martin: il l'admirait trop pour ne pas brosser de son hôtesse un portrait flatteur. L'ouvrage parut en 1911, sous le titre *L'Inconnue*. Bien que très personnel et subjectif, il constitue pour l'historien une base non négligeable dans la connaissance de l'impératrice Eugénie. Après tout, il contribue à compenser la masse des écrits malveillants et trop critiques à son endroit. Lucien Daudet ne s'arrêta pas à cette première étude, qu'il compléta en 1935 par un second ouvrage,

intitulé *Dans l'ombre de l'impératrice*, plus important celui-là, et consacré aux dernières années de la vie d'Eugénie. Le témoignage fourmille d'anecdotes et de citations qui éclairent sa personnalité.

Le conseil de l'impératrice à Lucien Daudet est avisé, et si le biographe qui choisit de se pencher sur la vie d'une telle figure du passé ne peut nier le fait qu'il éprouve une certaine affection pour celle-ci – est-il vraiment possible de vivre trois ans durant en familiarité avec *son* personnage sans finir par s'y attacher? –, il doit en effet faire taire ses sentiments et ne pas, comme le suggère l'impératrice, mettre « trop de cœur » dans son récit et ses analyses. Ce n'est pas si simple. Essayer de comprendre un tel personnage, c'est entrer avec lui dans une longue familiarité, y penser tout le temps, à toute heure possible, même quand on ne lit pas d'archives ou de témoignages, même quand on ne collecte pas de documents, même quand on n'écrit pas; c'est s'en imprégner peu à peu et, en l'occurrence, le risque est grand de se faire une amie d'une telle femme. Nous avons veillé à repousser inlassablement un tel attachement.

La difficulté s'accroît encore quand la bibliographie existante, celle à notre disposition, est constituée de beaucoup d'ouvrages anciens à la tonalité excessive, hagiographiques ou malveillants, et de témoignages de contemporains aux conclusions elles aussi très opposées, les unes excessivement positives, les autres exagérément négatives. Rares en effet sont les personnalités qui, comme l'impératrice Eugénie, ont à ce point divisé les observateurs entre admirateurs inconditionnels et contempteurs injustes. Après son règne, les avis furent tranchés. Charmante ou désagréable, coquette ou naturelle, superficielle ou sérieuse, frivole ou austère, charitable ou bigote, idiote ou maligne, ambitieuse ou désintéressée, courageuse ou orgueilleuse, moderne ou réactionnaire, etc., qui était donc la véritable Eugénie? Puisqu'elle était décriée, certains ont cru devoir la défendre sans mesure après l'exil; d'autres, qui l'avaient servie, ont éprouvé le besoin de se racheter une virginité, la roue de l'histoire ayant tourné, et l'ont ainsi accablée plus que de raison; d'autres enfin, par idéologie, ont fabriqué, repris, amplifié toutes les calomnies et méchancetés qui courent depuis sur son compte.

Quant aux biographies les plus récentes ou aux ouvrages et articles centrés sur un seul aspect du personnage, s'ils ont tous leur intérêt, les premières se contentent presque toujours d'une approche mondaine de l'impératrice, et les seconds n'offrent qu'une vision parcellaire de celle-ci.

Cette biographie entend donc se démarquer de ses devancières. S'il ne s'agit pas de se distinguer en tout point des ouvrages précédents, il nous semble nécessaire aujourd'hui, près d'un siècle après la disparition d'Eugénie, de renouveler le propos et d'aller plus loin dans l'analyse. C'est en cela que ce portrait se veut aussi complet, fouillé et nuancé que possible.

S'interroger sur l'ambition d'Eugénie, sur sa manière de concevoir l'autorité et le pouvoir, chercher à comprendre les ressorts de sa psychologie, montrer son intérêt pour l'art et notamment pour l'art décoratif, essayer de définir son positionnement et ses idées politiques, évaluer son action et sa responsabilité en politique étrangère, présenter et analyser la masse des pamphlets et caricatures qui lui furent hostiles, mettre en évidence son propre rapport à l'histoire, tout cela en s'appuyant le plus possible sur les propres écrits de l'impératrice, voilà autant de pistes que cet ouvrage se propose de suivre. Ainsi le déroulé chronologique de la vie d'Eugénie de Guzman s'arrêtera-t-il parfois, afin de permettre une analyse plus précise de tel ou tel aspect de sa personnalité, de ses idées, de son action. Il n'est plus temps de rester à la surface d'un tel personnage. Cela d'autant plus – on ne le dira jamais assez – que l'impératrice Eugénie est un être entier qui ne triche pas, c'est une nature complexe, faite de contradictions et d'une grande variabilité d'humeurs et de sentiments.

Un dernier point. Nombre d'historiens, pour faire parler l'impératrice et alimenter leur démonstration, ont utilisé peu ou prou, et parfois sans le dire explicitement, l'ouvrage intitulé *Les entretiens de l'impératrice Eugénie* que publia en 1928 l'académicien et diplomate Maurice Paléologue. Nous avons fait le choix de ne pas puiser à cette source. Non pas qu'elle ne soit pas séduisante, mais justement parce qu'elle l'est trop. L'ensemble, qui se veut le compte rendu

fidèle d'entretiens qu'aurait eu l'auteur entre 1901 et 1919 avec l'impératrice, a toute l'apparence d'une compilation de témoignages ou de citations, établis ailleurs et par d'autres, puis digérés et synthétisés dans le but d'une reconstruction sous forme de dialogue. Si ces entretiens apparaissent plutôt fidèles à la pensée d'Eugénie, ils ne sont que vraisemblables et, selon nous, nullement véridiques. Il est plus que douteux que l'impératrice, qui refusa inlassablement d'écrire ses Mémoires et ne s'exprimait qu'à titre privé au sujet de son règne, ait, sinon fait ces confidences à l'ambassadeur, du moins ait autorisé celui-ci à les publier après sa mort. On peut comprendre que céder à cette facilité soit tentant. Pourtant la masse des Souvenirs, Mémoires et autres témoignages ou récits de celles et ceux qui fréquentèrent la Cour ou qui furent d'une manière ou d'une autre en contact avec l'impératrice est suffisamment volumineuse pour ne pas utiliser un ouvrage qui fait parler celle-ci à la première personne. « Vous savez ce que je pense de ceux qui me font dire *Je, malgré moi* », l'impératrice avait-elle mis en garde le jeune Daudet.

C'est fort de ces considérations que cet ouvrage, sans mésestimer le caractère romanesque de la vie de l'impératrice, et tout en lui laissant sa juste place, s'efforcera de faire preuve d'objectivité. Lucien Daudet œuvra, en son temps et à sa manière, pour que l'impératrice Eugénie ne fût plus « l'inconnue ». À notre tour de peindre ce portrait. Adieu donc la légende – noire ou dorée – et place à l'histoire !

PREMIÈRE PARTIE

L'AMBITION COURONNÉE  
(1826-1853)



## Chapitre 1

# La fille de Don Quichotte

Je ressemble pas mal à Don Quichotte  
après son combat contre les moulins.

Don Cipriano de Guzman y Palafox y Portocarrero

L'homme se tient debout, raide plus que droit. L'équilibre semble précaire, et l'effort bien visible pour tenir cette position, au point qu'il est obligé de faire reposer tout le poids de son corps sur sa main droite appuyée sur un meuble. Une main aux doigts longs et osseux, mais une main puissante, une main qui ne tremble pas, ou si peu. La seule main qui lui reste. L'autre est partie à la guerre, emportée par un boulet de canon, et le bras avec. Première offrande à la gloire de Napoléon. Revêtu de son uniforme de colonel, quelques décorations pendantes sur la poitrine, l'homme a fière allure malgré cette manche flottante à peine perceptible. Il n'a pas l'air ridicule, et personne n'a même envie de le prendre en pitié. Le bandeau noir qui couvre l'orbite vide de son œil droit contribue à lui donner un côté romantique, mystérieux, nullement inquiétant. L'œil perdu, autre tribut à l'empereur. Sa jambe le fait souffrir, c'est certain, et s'il s'efforce de sourire, ses lèvres fines trahissent une crispation de douleur, mais il est là, debout, tel qu'en lui-même, tel qu'il a toujours été, même lorsqu'il avait ses

deux yeux, ses deux bras, ses deux jambes valides, même lorsqu'il avait davantage de cheveux, lorsque son regard était plus vif, lorsque sa taille était plus mince et son corps plus vigoureux. Il est là, debout, raide plus que droit, tel qu'il sera toujours. Don Cipriano de Guzman y Palafox y Portocarrero a cette obsession, c'est sa morale personnelle autant que son honneur de grand d'Espagne: il faut rester digne toujours, même dans l'adversité, même diminué, même amputé. Tenir son rang est une question de respect personnel. Mieux: manchot, borgne, boiteux, voilà ses vrais titres de gloire qui valent plus que des médailles, voilà ses vrais quartiers de noblesse, qui relèguent tous les marquisats et autres comtés aux honneurs accessoires.

*Mon père, ce héros*

En cet été 1830, la petite fille de quatre ans à peine qui se tient devant cet estropié magnifique a les yeux grands ouverts. Ce pirate à l'œil bandé, ce rogaton des champs de bataille, ce demi-homme décoré est sans doute pour elle un géant. D'ailleurs, c'est son père.

Il ne faut pas regarder longtemps les traits du père – ce visage allongé – pour retrouver ceux de l'enfant. Même nez long et tombant, même regard mi-clos, même bouche droite. N'était la couleur des yeux, que l'enfant a d'un beau bleu, Eugénia est le portrait de son père plus que de sa mère. Ce n'est pas un détail. C'est par là qu'il faut commencer.

Parvenue plus tard au faite de sa propre gloire, Eugénie a-t-elle lu ces vers que l'irréductible opposant Victor Hugo publia depuis son exil anglais? C'était en 1859. « Mon père, ce héros au sourire si doux/ Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous/ Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille/ Parcourait à cheval, le soir d'une bataille/ Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit. » C'est peu probable. Car il ne faut pas douter que ces vers eussent pris alors une résonance particulière pour la dernière souveraine des Français: l'écrivain évoquait la guerre d'Espagne et, ironie de l'histoire, lorsqu'il rendait hommage à son propre père, général de Napoléon, il honorait indirectement celui de l'impératrice, cet



*afrancesado*, colonel espagnol mais de cœur et d'esprit français, du moins adepte des idées libérales et partisan de Joseph Bonaparte, les deux héros combattants dans le même camp.

En 1859, le Second Empire était à son apogée et l'impératrice Eugénie constituait le joyau de la Couronne, son incarnation majestueuse, quoi qu'en disaient certains. La guerre d'Italie, bien qu'avortée avant son terme malgré Magenta et Solferino, ravivait le souvenir des grandes heures de l'épopée napoléonienne. Victor Hugo n'en avait cure, et du régime comme de l'homme qui le dirigeait, ne voulait retenir et ne voyait – c'était son idée fixe – que les origines qu'il jugeait illégitimes, cette usurpation, ce crime : le coup d'État du 2 décembre 1851. Au point qu'il considérait Napoléon III, qu'il qualifiait de « petit », comme la grimace, tantôt grotesque tantôt hideuse, de son oncle, Napoléon le Grand. Et quand l'auteur de *La légende des siècles* chantait les louanges et dressait le tableau d'honneur de son père comme du premier empereur, c'était aussi pour mieux dénigrer, par contraste jugeait-il, la médiocrité et la petitesse du second. Quant à Eugénie, il la mésestimait tout autant, et le poète inspiré, qui avait aussi le sens des formules cruelles et définitives, avait commenté ainsi le mariage de Napoléon III avec M<sup>lle</sup> de Montijo : « L'Aigle épouse une Cocotte » !

Pourtant, entre l'impératrice des Français et le grand écrivain il y avait bien des points communs, et en premier lieu, cette même affinité avec l'histoire glorieuse du Premier Empire et au-delà, ce même attachement aux valeurs de l'honneur que leurs pères respectifs leur avaient transmis au berceau et qui marquera leurs vies, jusqu'au tombeau.

En cet été 1830, la petite Eugenia n'avait d'yeux que pour son père, ce héros. « Dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un hidalgo, de ceux qui ont lancé au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse, etc. », avait pour sa part écrit Cervantès. En vérité, il y avait un peu du *Don Quichotte de la Mancha* dans Don Cipriano de Guzman y Palafox y Portocarrero. Lui-même l'affirmait sous forme de boutade quand il jugeait de ses blessures : « Je ressemble

pas mal à Don Quichotte après son combat contre les moulins. Heureusement que Dieu nous a dotés d'organes en double.»

Eugénie, elle, prit la comparaison au sérieux. Bien plus tard, quand elle évoqua auprès d'Augustin Filon la mort du prince impérial, elle eut ses mots: «[...] qui eût pu l'empêcher d'aller se battre, quand il avait, par son père, du sang de Bonaparte, et par sa mère... du sang de Don Quichotte?» En somme, Don Quichotte, c'était l'Espagne, c'était le sang espagnol, mais c'était aussi la chevalerie, l'idéalisme, la noblesse de cœur. Pour Eugenia, Don Quichotte c'était l'honneur, et l'honneur c'était son père.

### *L'honneur sans la fortune*

La famille de Don Cipriano était illustre. Les Guzman s'enorgueillissaient de descendre d'Alonso Perez de Guzman, défenseur de Tarifa contre les Maures, héros national dont on répétait le cri lancé alors au ravisseur de son fils qui voulait le faire flancher: «Mieux vaut mon roi que mon sang.» C'était dire si un certain sens de l'honneur était profondément enraciné dans la famille. La légende prétendait que la famille était liée à saint Dominique. Les Guzman s'illustrèrent sur bien des champs de batailles et contractèrent de nombreuses alliances matrimoniales, toutes prestigieuses, comme avec Jean IV de Portugal ou Alphonse X, roi de Castille et de Léon. Quant aux Palafox, issus des anciens comtés de Palas et de Foix, ils prétendaient remonter à un compagnon d'armes de Constantin et étaient de fait alliés à d'anciennes familles françaises, les La Trémouille, les Montmorency-Luxembourg, les Montmorin, les d'Halluyn. Enfin, les Portocarrero avaient joué un rôle considérable dans l'histoire espagnole, notamment sur le plan militaire. Don Felipe Antonio de Palafox y Croÿ de Havré, le père de Don Cipriano, mourut en 1790 maréchal de camp des armées royales et gentilhomme de la Chambre.

À sa mort, c'est son fils aîné, Eugenio, qui prit le titre de comte de Montijo et hérita de l'essentiel de la fortune familiale tandis que Cipriano, le cadet, titré comte de Teba, s'engagea dans l'armée. Le jeune homme, né le 15 septembre 1784, fut envoyé en France

en 1806 pour diriger une fonderie militaire à Toulouse. Séduit par son séjour en France, il en revint avec des idées républicaines et le culte de Napoléon. Deux ans plus tard, quand débuta la guerre contre l'Espagne, il se rallia aux Bonaparte, tandis que son frère Eugenio restait fidèle à Charles IV de Bourbon puis à son fils Ferdinand VII. Cipriano prit part à la bataille des Arapiles aux côtés des Français et y perdit un œil. En 1814, pendant la bataille de Paris, il s'improvisa chef du bataillon de l'École polytechnique face aux Cosaques et commanda les batteries de la montagne Sainte-Geneviève. Décoré de la croix de la Légion d'honneur, il participa en 1820 à la révolution menée par le parti libéral et le colonel Riego à Malaga. Mais l'intervention française fit tomber ce gouvernement en 1823 et rétablit la monarchie absolue; tandis que son frère Eugenio fut promu lieutenant général des armées de Ferdinand VII, Cipriano paya la facture de ses engagements pro-français et libéraux: emprisonné puis banni à Saint-Jacques-de-Compostelle, il fut enfin maintenu en résidence surveillée à Grenade, comme un « prisonnier de l'Inquisition », jugea plus tard l'impératrice Eugénie.

Triste sort des cadets, Cipriano vivait modestement, la fortune et les honneurs revenant à son aîné Eugenio. Depuis 1813, sa route avait croisé celle de Maria Manuela Kirkpatrick y Grivegnée; celle-ci séjournait à Paris chez sa tante, épouse du diplomate français Mathieu de Lesseps. C'était une Andalouse cultivée et qui savait ce qu'elle voulait. Avec l'amour, c'était le destin qui frappait à la porte de Don Cipriano: si jusqu'alors le comte de Teba n'avait jamais eu que l'honneur sans la fortune, Manuela se promit d'y remédier.

### *L'ascension des Kirkpatrick*

Dix ans d'écart séparaient les deux jeunes gens: il avait 29 ans, elle en avait 19. Mais cette différence n'était nullement un frein à leur union. Ni l'un ni l'autre ne s'y arrêtaient. Manuela et Cipriano partageaient l'essentiel en ces temps politiquement troublés: les mêmes convictions libérales et la même fidélité à l'empereur, le salon de M<sup>me</sup> de Lesseps rassemblant ses partisans. Mais la roue de l'histoire tournait décidément très vite: la chute de Napoléon et la

Restauration imposèrent bientôt de rentrer au pays. Or, à Madrid, Ferdinand VII venait d'être rétabli sur le trône et Cipriano, banni pour trahison, se trouvait dans une drôle de situation, celle d'être *persona non grata* des deux côtés des Pyrénées. Il dut présenter une supplique au roi d'Espagne et faire amende honorable; son frère aîné Eugenio, qui avait les bonnes grâces de Sa Majesté catholique, lui rendit ce service. Cipriano fut assigné à résidence à Malaga et y retrouva Manuela; la jeune femme habitait cette ville. Le couple souhaitait se marier, mais les obstacles à cette union ne manquaient pas. Le roi d'Espagne considérait qu'un Guzman y Palafox y Portocarrero ne pouvait pas épouser n'importe qui, et certainement pas la fille d'un négociant: on n'abaissait pas ainsi la grandesse d'Espagne. Eugenio lui-même, comte de Montijo, jugeait cette union malheureuse. Même si Cipriano, pour prix de son retour au pays, avait en quelque sorte dérogé, en acceptant de ne plus porter son titre de comte de Teba, et même si, sur le plan économique, il traversait une mauvaise période, il n'en restait pas moins qu'épouser Manuela Kirkpatrick paraissait à tous égards une mésalliance. De son côté, William Kirkpatrick, le père de Manuela, jugeait exactement à l'inverse: sa fille, belle, intelligente, et fort bien pourvue financièrement, n'avait aucun intérêt à épouser un cadet de grande famille, désargenté et discrédité politiquement. L'affaire était mal engagée mais les jeunes gens insistèrent pourtant et le mariage fut célébré le 15 décembre 1817 en l'absence du père de l'épousée. Il est vrai que pour que le roi d'Espagne donnât finalement son assentiment, on avait excipé une généalogie plus qu'avantageuse, faisant remonter les ancêtres de Manuela au XII<sup>e</sup> siècle, exactement au roi d'Écosse Robert Bruce, et même plus loin dans le temps, au légendaire héros irlandais Fingal, roi des Fénians, dont il était douteux qu'il eût jamais existé mais dont la littérature gaélique vantait les mérites. C'était beaucoup; ce fut suffisant.

D'où venaient donc les Kirkpatrick, la famille maternelle d'Eugenia, et par quel cheminement celle-ci était-elle parvenue en Espagne? Maria Manuela Kirkpatrick était la fille d'un Écossais né en 1764, William Kirkpatrick de Clossburn y Wilson, négociant en

fruits et en vin, consul des États-Unis, et de Francisca de Grivegnée y Gallegos, elle-même fille d'un négociant de Liège.

Issue d'une bonne famille écossaise, William Kirkpatrick eut un grand-père décapité pour fidélité aux Stuart mais il est faux de prétendre que c'est pour des raisons politiques qu'il se retrouva en Espagne. En réalité, jeune homme, il fit comme d'autres jeunes Écossais de son temps qui cherchèrent fortune à l'étranger, certains aux États-Unis, d'autres aux Bahamas ou en Espagne. Il se lança donc dans le négoce, débutant à Londres, entrant en liaison avec la maison fondée par son grand-père à Malaga, puis partit à Ostende rejoindre son frère aîné alors consul de Grande-Bretagne, avant de s'installer en Espagne, d'abord à Barcelone, ensuite à Malaga où il reprit les affaires familiales. Ouvert aux idées libérales et partisan des Français, il fréquenta le salon de M. de Grivegnée et épousa ainsi en novembre 1791 Francisca de Grivegnée y Gallegos. Comme c'était alors fréquent, il cumula bientôt des fonctions de négoce et de diplomatie, devenant consul des États-Unis en 1800. Dès son arrivée à Malaga, il créa une filature de coton qui embaucha plus de 3000 ouvriers. Mais les guerres napoléoniennes, le blocus anglais, les deux occupations françaises et les troubles des années 1820 lui coûtèrent beaucoup ; on lui reprocha à son tour d'être un *afrancesado* et un libéral. Mis en prison, ruiné, il rebondit pourtant après sa libération en quittant Malaga et en s'installant dans la province de Grenade afin de se lancer dans l'exploitation de mines de plomb, ainsi que dans la savonnerie et la culture des figuiers. Résolu à restaurer sa fortune, il n'y parvint qu'en partie.

Père de trois filles, il eut le souci de les « bien marier », ambition qui dénote chez les Kirkpatrick une longue pratique du mariage d'intérêts et une volonté affirmée d'ascension sociale. Il faut insister sur ce point car Manuela héritera de cette « tradition » familiale. Elle aussi fera ce qu'il faut pour « placer » ses propres filles. Reprocher à Manuela cette ambition, comme la propagande anti-impériale le fera plus tard pour, en la discréditant, mieux abaisser sa fille l'impératrice Eugénie, c'est ne rien comprendre à ce milieu ni à cette époque. Enriquetta, la cadette, épousa Domingo Cabarrus, le fils du banquier

du roi d'Espagne, et devint ainsi comtesse de Cabarrus; Carlotta, la benjamine, prit pour époux son cousin Thomas James Kirkpatrick, riche négociant à Ostende; quant à Manuela, l'aînée, elle s'unit donc à Don Cipriano de Guzman y Palafox, comte de Teba. Le mariage avec le cadet des Palafox n'eut pas les faveurs de William; c'était pourtant un meilleur parti qu'il n'y paraissait et ce sera en tous les cas pour Manuela «un bon placement». La jeune femme n'ignorait pas que le frère aîné de Cipriano, veuf et malade, n'avait point encore d'enfants et que si cette situation perdurait, non seulement sa fortune mais tous ses titres reviendraient à son époux, à elle et à leurs enfants. Le succès des Kirkpatrick et leur ascension sociale s'étaient construits sur cinq générations; ce n'était pas pour s'arrêter maintenant.

### *Un tremblement de terre*

Les troubles politiques n'en finissaient plus d'agiter l'Espagne. Don Cipriano ne pouvait rester inactif et, fidèle à ses idéaux, il défiait souvent l'autorité du gouvernement de Ferdinand VII. Quand il ne parcourait pas l'Andalousie en tous sens pour participer à l'agitation libérale, il passait de plus ou moins longs séjours en prison. C'était pesant pour Manuela, même si elle partageait les convictions de son époux. Très intelligente, cultivée, maîtrisant cinq langues, s'illustrant dans le chant, dans la danse, dans le théâtre, elle était de surcroît d'une grâce remarquable... et remarquée. Elle avait fait une partie de ses études à Paris, avait conservé de cette période une certaine façon d'être en public et des manières toutes françaises. À tel point que, las de compter parmi les éternels opposants au régime, elle aspirait à plus de reconnaissance et recherchait les succès mondains, reflets d'une position sociale avantageuse. Une telle élévation passait évidemment par un regain de fortune; encore fallait-il pour cela qu'Eugenio disparaisse sans descendance et qu'ainsi le cadet des Guzman y Palafox prenne la place de l'aîné, que le comte de Teba devienne comte de Montijo. L'état général d'Eugenio ne cessait de s'aggraver; une attaque cérébrale récente laissait présager une issue rapide... et heureuse. Manuela attendait et veillait au grain.

Elle fut en l'occurrence d'une vigilance et d'une efficacité hors pair. Un jour, elle apprit qu'une jeune femme de peu venait d'épouser Eugenio et prétendait être enceinte du moribond. Cipriano était alors en prison et ne pouvait assister aux couches comme le voulait l'usage; il ne fallait pas être grand clerc pour flairer la supercherie et la malhonnêteté. Le sang de Manuela ne fit qu'un tour: elle n'allait pas se faire voler l'héritage au dernier moment! Elle décida de prendre les choses en main. Afin de pouvoir se rendre à Madrid, elle entreprit de solliciter le roi lui-même pour obtenir le laissez-passer nécessaire. Ferdinand VII devait assister à un grand bal à Valladolid; elle s'y rendit et se fit si bien remarquer par le monarque à cette occasion qu'elle obtint le sauf-conduit espéré. Elle se rendit aussitôt au palais des Montijo, sur la plaza del Angel et constata, comme elle le pensait, que de naissance véritable il n'y avait pas, qu'en réalité l'intrigante avait acheté un nourrisson à une inconnue et qu'elle voulait le faire passer pour son propre enfant. La maligne croyait bien réussir son tour de passe-passe et, à ce jeu, hériter de l'honneur et de l'argent des Guzman y Palafox. Manuela mit bon ordre à cette méchante mascarade, chassa la comploteuse et surveilla ensuite de près son beau-frère, proie facile dans ce genre d'aventure.

Si son union avec Cipriano n'était pas restée improductive, puisque deux filles lui étaient nées, encore fallait-il pour Manuela s'assurer que des événements de dernière minute ne viendraient pas réduire à néant tous ses efforts.

Après la naissance de Maria Francesca le 29 janvier 1825, Manuela avait donné la vie à Maria Eugenia Ignacia Augustina le 5 mai 1826. La naissance d'Eugenia n'avait pas été de tout repos. On a beaucoup glosé sur cet accouchement, lui prêtant parfois une haute signification symbolique. L'enfant, officiellement née dans l'appartement sis au n° 12 de la Calle de Gracia à Grenade, avait en réalité vu le jour sous une tente et sous un arbre au fond du jardin, la ville étant alors secouée par un violent tremblement de terre. Eugénie elle-même, devenue impératrice, vit dans les circonstances de sa naissance matière à tirer des conclusions sur sa propre destinée. Il est vrai que

toute sa vie l'impératrice aimera voir des signes, des présages, des gestes de la Providence dans les événements de son quotidien. Un jour, elle confia à Augustin Filon: «Je suis venue au monde pendant un tremblement de terre; ma mère accoucha sous une tente dans le jardin. Qu'est-ce que les anciens auraient dit d'un tel présage? Ils auraient dit que je venais bouleverser le monde.» Une autre fois – c'était en 1900 alors que son yacht était chahuté par une tempête au milieu du golfe de Naples –, elle avoua au comte Primoli: «Je ne puis exprimer la terreur que me causent le tonnerre et les éclairs; je suis née pendant un tremblement de terre; ma mère avait couru se réfugier dans un bois de lauriers et de cyprès et c'est sous un arbre que je suis venue au monde; c'était le présage de ma destinée.»

On comprend à la lecture de ces deux témoignages qu'il est difficile de savoir précisément quelles furent les conditions de la naissance d'Eugenia; si les propos rapportés par Filon et Primoli sont exacts, l'impératrice elle-même n'est pas très sûre: dans un jardin, dans un bois? Certains auteurs affirment que ce fut sous un oranger, l'impératrice parla de lauriers et de cyprès. Ce qui est certain, c'est que les circonstances furent agitées. On pourrait préciser ici, pour rester dans le même ordre d'idées, qu'Eugenia était née un mois avant le terme.

En tous les cas, avec la naissance de ses deux filles et après avoir déjoué la fausse paternité d'Eugenio, Manuela avait assuré l'essentiel: d'ici peu, Don Cipriano allait hériter des titres de son frère aîné. Elle-même accéderait aux plus grands honneurs. Elle serait deux fois grande d'Espagne, duchesse de Penaranda del Duero, marquise de Ardales, de La Baneza, de Mirallo, de Valdunquillo, de Valderrabano, d'Osera, comtesse de Montijo, de Banos, de Santa Cruz de la Sierra, de Miranda del Castanar, etc. La liste des titres avait de quoi donner le tournis. De tout cela, ses filles hériteraient demain. La stratégie matrimoniale des Kirkpatrick n'avait pas si mal réussi. Que la naissance de la petite Eugenia fut remuante n'était en somme qu'accessoire. Dans la vie du couple Cipriano/Manuela, l'héritage des Guzman y Palafox fut le véritable tremblement de terre.



*Rendez-vous avec l'histoire*

Il ne fallut pas attendre longtemps. Certes, Eugenio n'était pas encore mort et quand, en 1830, le couple s'installa à Madrid, dans un appartement de la Calle de Sordo, c'était pour vivre modestement. Encore qu'il faille préciser le caractère exact de cette «modestie». Le niveau de vie de la famille n'était rien en comparaison de la fortune d'Eugenio, mais enfin, ce n'était pas l'absolue misère. L'impératrice le reconnâtra plus tard : «Nous n'étions pas riches et mon père n'avait pas tort lorsqu'il voulait nous habiter, de bonne heure, à la pauvreté qui devait être notre lot. Mais il exagérait un peu lorsqu'il prétendait nous faire porter des robes de toile en toute saison, lorsqu'il empêchait ma mère de nous acheter des parapluies ou de nous faire monter avec elle en voiture.» Cet appartement, situé au centre de Madrid, à quoi ressemblait-il ? S'il n'était ni grand ni particulièrement agréable, il comportait quelques meubles de bonne facture et, tout de même, quelques œuvres de valeur ornaient ses murs. Notamment une superbe tapisserie des Gobelins montrant Hercule filant aux pieds d'Omphale, un Velasquez et surtout un Goya représentant la mère de Don Cipriano entourée de ses quatre filles. En réalité, bien peu d'invités parcourraient cet appartement ; Manuela recevait peu, préférant sortir pour côtoyer la meilleure société madrilène. Elle ne manquait d'ailleurs pas d'avoir beaucoup de succès, en particulier auprès de la gent masculine, et n'en éprouvait aucun scrupule, son colonel de mari étant toujours par monts et par vaux et plus soucieux de comploter que d'entretenir des relations mondaines. Après tout, Manuela, qui s'estimait encore séduisante et qui l'était, utilisait les atouts qui étaient les siens pour faire avancer leur position sociale. On le lui reprocha et on propagea à son encontre mille ragots en lui attribuant bien des amants. On évoqua le comte de Lagrené, ancien ambassadeur français en Chine ; Horace de Viel-Castel, jamais avare d'une anecdote malveillante, avança le nom de son propre frère Louis ; on raconta même que le duc d'Ossuna, futur prétendant d'Eugenia, aurait été du nombre. Les faits n'ont bien entendu jamais été prouvés, et là aussi, lorsque les méchancetés furent dites, ce fut

bien plus tard afin d'atteindre la réputation de l'impératrice Eugénie. Bientôt, des événements politiques et familiaux bouleversèrent la vie de Manuela et de ses filles.

Ferdinand VII n'ayant point d'héritier mâle, décida, un an avant de mourir, de remettre en vigueur la Pragmatique Sanction, laquelle pratique institutionnelle, abandonnée en 1713 par Philippe V d'Espagne, permettait de transmettre la couronne à sa fille aînée Isabelle. Cette décision provoqua la colère de Charles de Bourbon, le frère du roi, lequel, lors de la mort de Ferdinand VII en 1833, refusa de reconnaître sa nièce Isabelle II comme légitime souveraine et la régence de sa belle-sœur, la reine Marie-Christine. C'était le début de la guerre civile. Charles de Bourbon s'autoproclama Charles V. Dès lors, les carlistes – partisans de Don Carlos – défendirent une conception absolutiste de la monarchie face aux positions plus libérales des partisans *cristinos* qui soutenaient la régente Marie-Christine.

Quelques mois plus tard, Eugenio décida enfin de passer de vie à trépas et toute la famille de Cipriano gagna la plaza del Angel. On héritait ! « Nous sommes passés de 5000 francs par an de revenu à 500 000 », commenta longtemps après l'impératrice Eugénie. Devenu comte de Montijo, Don Cipriano héritait également d'un siège aux Cortès. À l'occasion du décès d'Eugenio, un petit incident survint. La tradition voulait que les membres de la famille, y compris les enfants, aillent rendre un dernier hommage à la dépouille mortelle. On imposa ce cérémonial à Eugenia, mais celle-ci ne put supporter la vue du corps de son oncle et, prise d'une crise de nerfs, tenta de sauter par la fenêtre. On lui promit de ne plus jamais l'exposer à la vue de la mort.

C'était sans compter avec Don Carlos. Fin juillet 1834, celui-ci investit Madrid. La grande histoire rejoignait la petite. Le palais Montijo étant situé sur le trajet qui menait au Palais royal, la petite Eugenia, comme sa sœur aînée Francesca, assistèrent depuis une fenêtre du palais à une scène bien plus horrible. La population, ayant décidé de s'en prendre aux jésuites qu'elle accusait d'empoisonner les fontaines, massacra un moine sous leurs yeux ! L'impératrice

raconta plus tard cette histoire avec émotion. Ce souvenir avait marqué son enfance: c'était en somme l'irruption de la violence dans sa vie. À huit ans, c'était dans les rues de Madrid que la fille du comte et de la comtesse de Montijo avait eu rendez-vous avec l'histoire.

### *Le chevalier à la Triste-Figure*

Une épidémie de choléra frappa Madrid la même année. Don Cipriano décida préférable d'éloigner quelque peu sa femme et ses filles: elles iraient dans la propriété de Carabanchel située à quelques kilomètres au sud-ouest de la capitale, domaine que Manuela avait hérité de son oncle François Cabarrus. Ce ne fut pas suffisant. À l'automne 1835, la guerre civile franchit un nouveau palier: il était plus prudent cette fois de quitter l'Espagne. Don Cipriano réussit à faire partir discrètement sa femme et ses filles pour Barcelone en les mêlant à une caravane de toreros. Le voyage fut long et périlleux. Près de Saragosse, M<sup>me</sup> et M<sup>lles</sup> de Montijo reçurent l'hospitalité d'un couvent mais à peine étaient-elles parties que le lendemain tous les moines étaient massacrés. Avant de pénétrer dans Barcelone, on les plaça en quarantaine dans un lazaret du fait des ravages du choléra. Eugenia, désormais âgée de neuf ans, témoigna dans ce périple d'un courage exemplaire. Dans une lettre adressée à son père resté à Madrid, elle écrivit ces mots rassurants: « Mon cher papa, aucune de nous n'est morte, ce qui est heureux. Mais nous sommes bien malheureuses loin de toi. Pendant le voyage, j'ai pensé à toi et je n'ai pas eu peur. » On gagna ensuite Perpignan. Là, Manuela réussit sans grand mal à se faire remarquer du général de Castellane qui la jugea « une femme de trente-cinq ans, encore très bien, et d'un esprit supérieur »; il lui remit une introduction pour des parents qui habitaient Toulouse et pour sa femme, à Paris. Après les quelques mois passés à Madrid, les fillettes découvrirent donc Paris, cette ville dont leur père leur avait souvent parlé, cette ville où avait régné Napoléon. Eugenia ne pouvait soupçonner que c'était dans cette ville que son destin se jouerait, pour le meilleur... puis pour le pire.

Quant à Manuela, retrouver la capitale française dans ces circonstances était très particulier. Elle avait dû la quitter au moment

de la chute de l'Empire et elle la retrouvait maintenant qu'elle fuyait la guerre. Les Bourbons de France venaient eux-mêmes de céder le pouvoir à leurs cousins d'Orléans depuis peu d'années. Décidément, de part et d'autre des Pyrénées, l'instabilité politique était grande et l'avenir incertain. Les nouveaux principes – et les visages qui les incarnaient – poussaient les anciens, lesquels ne voulaient pas céder la place et se raidissaient sur leurs positions. Cette opposition entre libéraux et conservateurs se compliquait à Paris comme à Madrid d'une querelle de légitimité pour savoir quelle famille ou, pire, quel membre d'une même famille devait régner sur le pays. En somme, si l'Espagne était déchirée par la guerre civile, la France elle-même avait perdu son unité depuis plus de quarante ans, se débattant entre révolution et restauration et hésitant entre tous les régimes possibles, République, Empire, monarchie absolue ou constitutionnelle. Faire son chemin, tracer sa voie dans de telles circonstances n'était pas chose aisée; il fallait éviter bien des écueils politiques – ornières ou voies sans issue – pour permettre à ses filles de prospérer. Francesca et la petite Eugenia étaient l'avenir de la famille; elles devaient elles aussi ne pas déchoir et poursuivre l'œuvre accomplie par leurs parents: continuer l'ascension familiale. Pour cela, elles avaient pour elles un nom, des titres, un patrimoine: Cipriano y avait pourvu. Il leur faudrait encore de l'éducation et des relations: Manuela se chargeait d'y pourvoir. Quant au caractère, l'une et l'autre n'en étant point démunie. Eugenia en était particulièrement dotée et s'avérait d'ailleurs une enfant turbulente, passionnée, audacieuse. Fascinée par ce père souvent absent, dont la chair même portait la marque de l'histoire, comme des stigmates, et qui, lorsqu'il rentrait dans son foyer, l'éduquait comme un garçon, Eugenia buvait ses paroles et rêvait aux récits de l'épopée de Napoléon. Partout autour d'elle, Eugenie surprenait les conversations des adultes aux prises avec l'histoire qui se faisait et se défaisait.

Dans ses premières années d'existence, sa mère Manuela avait joué un rôle essentiel, toujours là pour ses filles, ignorant les revers pour sans cesse aller de l'avant. Son ambition, que d'aucuns dénigrèrent plus tard, n'obéissait pas à un médiocre arrivisme: c'était un

besoin d'élévation. Cette quête de la reconnaissance, c'était d'abord chez Manuela une quête de sa propre dignité, de l'estime de soi. Cette volonté patiente de réussir, c'était le signe d'un caractère résolu et, pour elle, la preuve d'une juste compréhension de ce que sont les rapports sociaux. L'impératrice, mi-critique, mi-admirative, traça de Manuela ce portrait :

Ma mère voulait faire le bonheur de tout le monde, mais pas à leur manière, à la sienne. [...] Ce qui lui appartenait, choses et gens, était au-dessus de tout. Ses filles d'abord. Elle les vantait d'une manière gênante pour elles, lorsqu'elles étaient là. Jusqu'à ses petits arbres rabougris de Carabanchel qui lui semblaient plus grands que les marronniers des Tuileries ! C'est cet optimisme qui la faisait réussir. Elle triomphait des difficultés à force de ne pas les voir. [...] Lorsque ma mère devint aveugle, elle fit des efforts incroyables pour dissimuler aux étrangers et se cacher à elle-même cette infirmité. Elle prétendait se diriger seule et diriger les autres ; elle renversait les meubles, se heurtait aux murs, voulait passer par des portes qui étaient closes. Tant il lui coûtait de s'avouer vaincue, même par la maladie !

Ne jamais s'avouer vaincue ! En somme, Manuela n'était pas si différente de Cipriano : le caractère était leur point commun. Ce n'est pas si courant. On ne peut ainsi réduire le portrait de la mère de la future impératrice Eugénie à celui d'une femme séduisante et mondaine, à celui d'une ambitieuse sans scrupule.

Avec un tel père, avec une telle mère, la petite Eugenia n'entrait pas sans armes dans la vie. Gabriel Hanotaux, dans sa préface des *Lettres familières de l'Impératrice*, résume assez bien ce que celle-ci devait à ses parents :

Le sang espagnol parle le plus haut ; mais le sang écossais, le sang aventureux des Kirkpatrick fait battre aussi ce cœur de son rythme chaleureux : la double origine explique la double originalité : d'une part, une inspiration droite et fière ; d'autre part, une action hardie et fine : en deux mots, nature passionnée à froid qui s'élance et se retient, se donne et se domine.

L'impératrice Eugénie sera ce personnage issu de l'union de l'honneur et de l'ambition, quand les Kirkpatrick s'allièrent aux Guzman Palafox, quand l'Écosse embrassa l'Espagne, quand le héros Fingal, frappant sur son bouclier et agitant sa lance, surgit des landes de bruyère et s'en alla cheminer sur les chemins arides de La Manche derrière l'idéaliste Don Quichotte.

Rendue à Paris par la force des événements, Eugenia songeait encore à Madrid et à Carabanchel; elle songeait encore à l'Espagne. La fillette songeait peut-être surtout à son père, bandeau noir sur l'œil droit, meurtri et diminué mais toujours combatif, et toujours debout; à son père Don Cipriano de Guzman y Palafox y Portocarrero, comte de Montijo et deux fois grand d'Espagne; à son père, ce héros, ce chevalier à la Triste-Figure. Il n'y avait point de doute: à bientôt dix ans, Eugenia était, et serait toujours, la fille de Don Quichotte.

## Chapitre 2

# Eoukenia

Pour lui, il était un peu interdit de la beauté si singulière  
de cette jeune fille de douze ans, et ses regards  
la faisaient rougir.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*.

Quand la sonnerie retentit, ce fut comme une délivrance. Les deux jeunes filles se levèrent d'un bond et coururent en direction de la porte de l'appartement. Paca saisit la poignée la première, c'était la plus grande, c'était l'aînée: ce privilège lui revenait de droit. Eugenia se tenait légèrement en retrait de sa sœur, les bras ballants, l'excitation se lisait sur son visage. Le moment pendant lequel Paca tourna la poignée sembla à Eugenia une éternité. Elle retenait son souffle. Puis ce fut l'explosion de joie! Il était là ce bon gros M. Beyle, debout devant elles, avec son visage rondouillard, un peu sévère, qu'encadraient de longs favoris broussailleux. Le front dégarni, les sourcils charbonneux, la petite bouche pincée, les joues tombantes, son gros nez: M. Beyle n'était pas beau, mais il impressionnait. Il avait cinquante-quatre ans et semblait solide comme un roc. Passé le premier instant où son air sérieux en imposait et pouvait même inspirer la crainte à qui ne le connaissait pas, une expression bienveillante et douce émanait de ce visage, et quand il souriait – ce qu'il

fit dès que les filles manifestèrent leur bonheur de le revoir – il était impossible de ne pas tomber sous son charme.

Eugenia et Paca se précipitèrent pour l'embrasser et à peine le bonhomme eut-il le temps de saluer la mère des fillettes que celles-ci l'entraînaient vers le salon. Nous étions jeudi soir et c'était désormais un rituel entre elles et lui. Elles l'installaient dans un fauteuil au coin de la cheminée et, après une petite conversation d'usage sur leurs occupations respectives de la semaine écoulée, elles se taisaient et écoutaient quasi religieusement le récit qu'il avait préparé spécialement pour elles. C'était tantôt le chant enflammé de glorieuses batailles, tantôt la sourde plainte de désastres militaires. Austerlitz succédait à Trafalgar, Wagram faisait oublier Eylau. On franchissait le pont d'Arcole, on se noyait dans l'eau glacée de la Bérézina, on arpentait le rocher de Sainte-Hélène. C'était épuisant mais fantastique, on en sortait éreinté mais grandi. Les héros et les traîtres, Murat, Berthier, Ney ou le simple soldat étaient convoqués. Le bruit du canon répondait aux roulements des tambours. Les hussards et les fantassins se bousculaient et, au milieu de toute cette troupe, au cœur de cet immense fracas, un seul être dominait le théâtre et régnait sur lui : Napoléon. Toute cette fureur, tout cet éclat, toute cette grandeur, la romantique Eugenia se les imaginait et en rêvait. Dans son esprit d'enfant, tout devenait réalité et prenait sens. Il suffisait parfois de fermer les yeux et l'évocation des bruits des combats devenait bruits véritables, les batailles prenaient vie. Sa sœur aînée n'était pas en reste et Eugenia et Paca trépanaient d'en savoir plus quand le conteur s'arrêtait pour reprendre son souffle, ou chercher son inspiration parmi ses propres souvenirs et ses mille inventions. Quand enfin il fallait en finir et que l'heure était venue d'aller se coucher, les jeunes filles ne pouvaient s'endormir : l'écho du canon résonnait longtemps dans leur crâne avant de se dissiper complètement. Une seule idée alors les habitait : que la semaine à venir passe vite et que ce bon gros M. Beyle sonne à nouveau à leur porte.



«*Don Prospero*»

Que la future impératrice Eugénie ait pu profiter de l'amitié de Stendhal – qu'elle n'appela jamais que M. Beyle et dont elle ne lut jamais une seule ligne des romans, si l'on en croit Augustin Filon – n'est pas rien non plus dans la formation de son caractère et de son imaginaire. C'est par l'intermédiaire de Prosper Mérimée que l'écrivain fréquenta l'appartement de Manuela à Paris.

Mérimée, alors Inspecteur général des monuments historiques et sans cesse en déplacement, avait fait la connaissance de Don Cipriano pendant l'été 1830 tandis que les deux hommes se trouvaient ensemble dans la diligence de Grenade. Le père d'Eugenia, charmé par la conversation du Français, le pria de s'arrêter à Madrid et le présenta à son épouse. Ils s'entendirent aussitôt. Manuela, qui vibrait aux souvenirs de l'histoire espagnole et connaissait merveilleusement les récits et légendes traditionnels de son pays, trouva en Mérimée une oreille plus qu'attentive. L'entente fut telle qu'on vit assez vite les deux amis sortir ensemble à Madrid, avec ou sans les fillettes. Évidemment, les rumeurs allèrent bon train, cela d'autant plus que Don Cipriano était absent lors de ces sorties. On allait au Prado ou assister au spectacle de la corrida. Une calomnie circula plus tard sur la prétendue liaison entre Manuela et Mérimée, qui déclarait que Paca et Eugenia n'étaient pas en réalité les filles de Don Cipriano mais celles de l'écrivain! Mérimée lui-même, dans une lettre datée du 5 juillet 1836 à son ami Stendhal, s'il vante la beauté de Manuela, est très clair sur ce point :

Je vous mènerai à mon retour chez une excellente femme de ce pays [l'Espagne] qui vous plaira par son esprit et son naturel. C'est une admirable amie, mais il n'a jamais été question de chair entre nous. Elle est un type très complet et très beau de la femme d'Andalousie. C'est la comtesse de Montijo, autrefois comtesse de Teba dont je vous ai souvent parlé.

L'entente était donc purement intellectuelle. Paca et Eugenia se prirent vraiment d'affection pour le nouvel ami de leur mère et le surnommèrent bientôt «Don Prospero».

Lorsque Manuela et ses filles s'installèrent à Paris, au 37 de la rue de la Ville-l'Évêque, en 1835, la comtesse de Montijo ne tarda pas à prendre pied dans la bonne société de la capitale et entretint bien vite des relations dans tous les milieux politiques, légitimistes, orléanistes, bonapartistes ou libéraux, ne se contentant pas seulement de sortir mais recevant également en son salon. Son mari, Don Cipriano, eut bientôt vent du fait qu'elle manquait justement de discernement dans ses relations et ouvrait sa porte à des opposants carlistes, ennemis de la reine Isabelle. Le marquis de Miraflores, ambassadeur de la reine, s'en émut. On menaça de la rappeler à Madrid mais elle se défendit et les accusations cessèrent. Mérimée présenta à son amie l'élite culturelle du moment, des écrivains, des peintres, des architectes. Parmi eux, Delacroix, David d'Angers, Viollet-le-Duc et donc Henri Beyle, dit Stendhal.

« Don Prospero » était extrêmement prévenant pour les deux filles et attentif à leur éducation. Il n'hésitait pas à gronder la petite Eugenia s'il le fallait, et le caractère emporté et buté de l'enfant l'exigeait assez souvent. Mais il savait aussi faire plaisir et récompenser en offrant des pâtisseries au coin de la rue de Rivoli. Quand il se promenait avec Eugenia dans les rues de Paris pour lui montrer les plus beaux monuments et lui en expliquer l'histoire, et que ceux de ses amis qui le croisaient l'interrogeaient sur cette enfant qu'il tenait par la main, il répondait simplement : « C'est une petite Espagnole, la fille d'une de mes amies. Nous allons manger des gâteaux. » Un jour, il écrivit à son amie Sophie Duvaucel, belle-fille du savant Cuvier, qui gouvernait d'une main de fer le Jardin des Plantes, pour savoir s'il pouvait mener Manuela et ses filles voir l'orang-outang du capitaine Van Iseghem, attraction du moment avec la girafe Zarafa : « Pourrais-je par votre protection obtenir un billet pour faire voir l'orang-outang face à face à une belle dame espagnole et à ses deux filles qui meurent d'envie de faire connaissance avec cet intéressant animal ? » Joueur, il arrivait à Mérimée d'imiter lui-même certains animaux ou de leur faire quelques tours de cartes. Il était presque chaque jour dans le salon de la comtesse.

C'est encore grâce à Mérimée que la comtesse de Montijo fut introduite chez les Laborde et les Delessert, Paca et Eugenia se prenant d'amitié pour les enfants Delessert, Cécile et Édouard. Gabriel Delessert était alors préfet de police de Paris et Mérimée entretenait une relation – charnelle, cette fois – avec Valentine, la femme de celui-ci. Paca et Eugenia se rendaient au siège de la préfecture assez souvent pour y prendre leurs leçons de gymnastique avec les enfants Delessert. Et c'est là, ont dit certains, que le 11 juin 1836, elle croisa pour la première fois un certain Louis-Napoléon Bonaparte, jeune prince de 28 ans qui venait d'être arrêté après l'échec de son coup de force de Strasbourg et qui, dans l'attente d'être exilé pour l'Amérique, se restaurait dans le salon de la préfecture. Si l'anecdote est exacte, nul doute que ce nom de Napoléon ne manqua pas de résonner d'un son particulier aux oreilles d'Eugenia. Était-il possible que ce jeune Napoléon, neveu du géant des récits de M. Beyle, soit aussi audacieux et courageux que son oncle ? Fallait-il voir un signe dans cette rencontre fortuite que, sans le savoir, « Don Prospero » avait provoquée ?

### *Mon cher Papa*

Il n'est peut-être pas exagéré de dire que Mérimée et, dans une moindre mesure, Stendhal jouèrent en quelque sorte le rôle de pères de substitution. Don Cipriano ne venait que rarement à Paris, préférant gérer ses domaines et ses affaires à Madrid. Le couple n'était plus en parfait accord. Les mondanités que prisait Manuela n'étaient pas toujours du goût de Cipriano. Cela d'autant plus que pour entretenir ses relations, il fallait vivre sur un grand pied, et Manuela n'hésitait pas à faire d'importantes dépenses. Cipriano était plus prudent et craignait plus que tout les revers de fortune. Eugenia percevait déjà cette distance entre ses parents, un éloignement moral que renforçait l'éloignement physique. Mais elle songeait souvent à son père et l'attention, presque paternelle, de « Don Prospero » ou de M. Beyle ne pouvait compenser l'absence de celui-ci. Ce père absent et idéalisé constitua certainement un élément important de la psychologie de celle qui deviendrait

l'impératrice Eugénie. Augustin Filon en témoigne dans ses *Souvenirs* :

Elle avait pour la mémoire de son père une sorte de culte et il y avait de l'attendrissement dans la façon même dont elle souriait en rappelant ses excentricités. Tous ceux qui l'ont connue intimement savent que la miniature du comte Cyprien de Montijo ne la quittait point. Dès les premiers jours d'exil, je la retrouvai sur sa table, comme je l'avais vue tant de fois aux Tuileries.

L'enfant de dix ans, l'enfant de onze ans, l'enfant de douze ans écrivait son amour à son père et combien il lui manquait. Le 6 août 1836 : « Mon cher Papa, je n'ai pas besoin de cadeaux pour t'aimer davantage, car cela me serait impossible. [...] Quand te verrai-je, mon cœur soupire après toi. Adieu, cher Papa, je suis pour la vie ta petite fille qui t'aime et qui t'aimera toujours. » Dans une autre lettre d'avril 1837, ceci : « Mon cher Papa, [...] je ne peux rester plus longtemps sans te voir, pourquoi suis-je venue au monde si ce n'est pour être avec mon père et ma maman ? » Le 24 juillet de la même année : « Nous faisons de jolis ouvrages pour quand tu viendras : ma sœur, un petit panier, et moi une pelote et nous allons commencer deux petits sacs très jolis ! Que je serai heureuse le jour où je te verrai, mon cher Papa, ce sera le plus beau de ma vie. » Parfois, comme ce 2 janvier 1837, elle livrait ses impressions sur la politique française et lui confirmait qu'elle était bien sa digne fille et, comme lui, admirait Napoléon :

Mon cher Papa, si tu savais, il est impossible de vivre à Paris ; on veut tuer le roi à tout moment, l'autre jour le gaz a éclaté et a cassé beaucoup de carreaux et on nous a dit que c'étaient des hommes qui avaient mis le feu. [...] Nous sommes bien tristes en pensant que nous sommes si loin de notre pays. Tu nous dis de lire Napoléon et d'apprendre son histoire, elle m'a bien fait pleurer ; surtout quand Sir Hudson Lowe refuse de donner la lettre au gouverneur, n'est-ce pas bien cruel de sa part, ne mérite-t-il pas d'être bien puni ?

Sa sœur Paca écrivait également et rassurait son père sur leur éducation. Ainsi, en septembre 1838: « Nous avons fini l'histoire sainte, l'histoire grecque, l'histoire d'Angleterre et la mythologie. J'espère que cela te fera plaisir. » Mais tout n'était pas toujours aussi sérieux ni désintéressé. À mesure qu'elle grandissait, les goûts d'Eugenia se précisaient et celle-ci n'hésitait plus à afficher une certaine coquetterie, à manifester le souci de paraître séduisante. Ainsi conclut-elle une lettre datée du 11 novembre 1838: « Je te prie, si cela ne te dérange pas beaucoup, de nous envoyer de la dentelle noire pour nos mantelets d'hiver [...]. Veux-tu m'envoyer aussi de l'argent pour m'acheter un manchon, car je suis grande à présent et je voudrais être à la mode; le 15 de ce mois, c'est ma fête. » On ne sait si ce type de demande plaisait beaucoup à Don Cipriano, on peut en douter, lequel, par souci d'économie mais aussi par goût « spartiate », préférerait sans doute une mise simple et pratique. Si le comte souhaitait transmettre ses propres principes et valeurs à ses filles ainsi que son penchant pour la discipline et l'austérité, il ne pouvait éviter qu'elles ne grandissent et ne subissent les influences, non seulement du milieu dans lequel elles évoluaient mais encore... de leur mère. Éduquer de jeunes filles – bientôt de jeunes femmes – n'était pas si simple, surtout pour un homme du type du comte de Montijo. Paca et Eugenia finiraient par lui échapper complètement. Même si, dans le cœur d'Eugenia, ce père absent resterait toujours le « cher Papa ».

### *Un sacré cœur*

À peine arrivée à Paris, Manuela devait songer à l'éducation des deux enfants et elle décida de les placer en pension; cela lui semblait plus sérieux et lui laissait davantage de liberté. Elle choisit un couvent fort prisé, le Sacré-Cœur-de-Jésus, rue de Varenne, où la mère Madeleine-Sophie Barat faisait appliquer les principes pédagogiques des jésuites où la moralité prévalait sur l'érudition. L'établissement accueillant des jeunes filles de la bourgeoisie comme de l'aristocratie, Paca et Eugenia, inscrites sous les numéros 101 et 103, avaient entre autres pour camarades Gabrielle

de Clermont-Tonnerre, Blanche de Montaigu, Albertine de Ferronnays. Quelques élèves étrangères fréquentaient également l'établissement. Le matin était consacré aux cours proprement dits tandis que l'après-midi, chaque jeune fille exécutait de menus travaux manuels, d'aiguilles le plus souvent, sous la lecture de l'une d'entre elles ou d'une sœur. Il va de soi que l'instruction religieuse comme les œuvres de charité constituaient l'assise de cet enseignement. On ne peut pas dire que l'expérience fut très concluante puisqu'entrées en septembre 1835, Paca et Eugenia sortirent du couvent en juin 1836. Une année scolaire dans ce type d'établissement, cela suffisait pour Manuela qui décida d'en retirer ses filles. «C'est la vie qui est la grande école», prétendit-elle. Mais d'autres affirmèrent que la réputation peu flatteuse de Manuela, dont certaines relations mondaines pouvaient choquer, avait alerté les autorités du couvent, et qu'en l'état on préférerait simplement que les jeunes filles changent d'institution. Il se peut également que Manuela ait craint que le caractère fort dévot et très rigide du Sacré-Cœur ne finisse par atteindre la personnalité de ses filles, en particulier d'Eugenia, laquelle se mit à manifester une grande ferveur religieuse après sa première communion. Après tout, il n'entraîna pas dans les plans de Manuela qu'Eugenia se fasse nonne! L'instinct des Kirkpatrick se réveilla donc dans la mère de famille: il était évident que le moment venu, Eugenia, comme Paca, devrait faire un beau mariage.

Puisqu'il fallait voir du pays et que la vie était la grande école, l'année suivante, Manuela emmena ses filles en Angleterre et les inscrivit dans une pension à Clifton près de Bristol. Pas plus qu'elle n'avait apprécié le couvent parisien, la cadette n'aima la pension anglaise. Si à Paris Eugenia, dont la couleur des cheveux virait franchement sur le roux, était surnommée «la petite roussette», à Clifton ses camarades l'appelaient «Poil de carotte»! Dans les deux cas, elle se sentait offensée. Mais, au-delà de ce détail que son caractère pouvait facilement surmonter, la jeune fille détesta cet endroit et, esprit rebelle et aventureux, décida de s'en échapper avec une petite princesse hindoue dont elle était devenue l'amie. Les deux

enfants organisèrent parfaitement leur « évasion ». Elles avaient, ni plus ni moins, projeté de se glisser dans un navire en partance pour l'Inde ! Elles furent rattrapées juste à temps, mais cela suffit pour mettre un terme au séjour anglais. La famille revint donc à Paris, avec dans ses bagages une gouvernante répondant au nom de Miss Flower, que Manuela avait choisie pour mieux encadrer ses deux filles et en particulier la plus jeune, toujours prompte à faire les quatre cents coups.

Miss Flower – « pauvre Miss Flower », commenta plus tard l'impératrice se souvenant combien elle lui avait mené la vie dure – permit au moins aux enfants de maîtriser assez bien la langue de Shakespeare. Mérimée, quant à lui, était chargé des leçons de grammaire et d'orthographe, ce qui ne fut pas une sinécure et se solda par un relatif échec, pendant que M. Beyle s'occupait, on l'a dit, de l'éveil – peut-on parler de « leçons » ? – historique. En vérité, Eugenia préférait de beaucoup dessiner ou peindre à l'aquarelle, ce pour quoi elle avait un certain talent, ou dépenser son énergie, qu'elle avait grande, en exercices physiques. Elle dansait déjà avec grâce et avec un certain aplomb et montait remarquablement à cheval, qualité pour laquelle elle se fit assez tôt remarquer. Pratiquant aussi la gymnastique sous la direction du colonel Amoros, bonapartiste espagnol recommandé par son père, elle démontra de vraies capacités. Sur une fiche physiologique établie le 19 octobre 1838, on lit ainsi que mesurant un mètre quarante-cinq pour trente-cinq kilos, elle a le teint « rosé », la santé « bonne », le tempérament « sanguin » et « nerveux », que son caractère est « bon », « généreux », « actif », « ferme », et que son inclination pour les exercices est « grande ». Au couvent comme en dehors, Eugenia manifestait une vraie personnalité, vivante et généreuse. Elle était, si l'on ose ce jeu de mots, littéralement un sacré cœur.

### *La première mort*

L'année suivante, au printemps 1839, ce cœur de jeune femme dut subir un rude choc. Madrid informa en effet Manuela que son mari était bien malade et que, sans nul doute, il décéderait sous peu.

Bien qu'usé par une vie de combats et de difficultés matérielles, marqué dans son corps, Don Cipriano avait toujours su faire front et ne rien laisser paraître de son affaiblissement physique. S'il souffrait ces derniers mois, il n'en parlait pas, ou si peu. La maladie avait été la plus forte et, lui qui s'était fait un honneur de toujours apparaître comme un homme solide, avait finalement dû céder face à plus fort que lui. Manuela ne tergiversa pas une seconde; puisqu'il fallait faire vite, elle partit aussitôt, informant à peine les enfants de l'aggravation de la santé de leur père et les confia aux bons soins de Miss Flower et de Mérimée. Dix jours plus tard, elle était au chevet du pauvre Cipriano. Comme il avait changé! Elle avait beau s'y être préparée, la première vision qu'elle eut de son mari lui glaça le sang. Le visage terriblement amaigri, le teint cireux, Cipriano parlait faiblement d'une voix éraillée. À cinquante-cinq ans, il n'était plus qu'un vieillard. Le corps posé sur le lit semblait inerte, lourd comme une pierre, comme si on l'eut déjà couché dans son cercueil. Manuela fit tout ce qu'elle put pour soulager les derniers instants de celui dont elle avait partagé la vie chaotique et aventureuse, mais ne put rien face à l'irréremédiable. Elle fut courageuse et digne, comme lui: elle lui devait bien ça. Le 15 mars, Don Cipriano de Guzman y Palafox y Portocarrero, huitième comte de Montijo, rendait l'âme.

La comtesse devait rester en Espagne pour régler la succession et il n'était pas imaginable que ses filles ne la rejoignent pas. Miss Flower fut chargée d'accompagner Paca et Eugenia, lesquelles ignoraient encore l'issue fatale. Mérimée les conduisit à la diligence le 17 mars. L'ami fidèle s'était interrogé pour savoir s'il devait lui aussi faire le voyage; finalement il y renonça. Dans une lettre envoyée à Manuela, il s'en expliquait :

J'ai balancé quelque temps si je n'accompagnerai pas vos enfants. J'avais beaucoup d'affaires de mon métier, mais cette considération-là ne m'a pas retenu et j'aurais facilement trouvé à m'arranger, si d'abord j'avais pensé pouvoir vous être de la moindre utilité. Mais, non seulement j'aurais pu n'être qu'un surcroît d'embarras en survenant au milieu d'affaires que je n'aurais su comment



débrouiller, mais encore, après les cancans que vous m'aviez rapportés, j'ai cru qu'il était de votre intérêt de m'abstenir.

L'argument était noble et démontrait que Mérimée, en véritable ami, était soucieux, en cet instant tragique, de ne pas donner de crédit aux malveillances qui circulaient au sujet de prétendues relations intimes entre Manuela et lui. Il songeait aussi à la perte que constituait, du moins temporairement, le départ des deux filles :

Vous ne sauriez croire, mon amie, le chagrin que j'en éprouve. Elles partent à une époque de la vie des femmes où quelques mois les changent beaucoup et il me semble que je vais les perdre. Quand on se sépare d'une amie comme vous, on a la certitude de la retrouver un jour absolument telle qu'on l'a quittée, mais au lieu de nos deux petites amies, je crains de voir deux demoiselles m'ayant tout à fait oublié.

Quand elles arrivèrent à Madrid, Francesca et Eugenia furent stupéfaites de constater la mort de leur père. Elles s'attendaient à voir un malade : elles se trouvaient face à un cadavre. La douleur fut atroce et profonde, d'autant plus qu'elle était brutale. Étonnamment, la réaction d'Eugenia fut la moins spectaculaire, la moins visible, la moins extériorisée ; elle qui était pourtant d'une nature exubérante, vive, enflammée se replia sur elle-même et n'exprima qu'une douleur rentrée, personnelle, intérieure tandis que Paca ne pouvait contenir ses larmes et ses cris. Les deux jeunes filles en voulurent quelques jours à leur mère de leur avoir caché la réalité de l'état de santé de leur père puis elles oublièrent, et la vie, comme il se doit, reprit ses droits.

Mais ce ne fut plus la même vie et Eugenia en sortit transformée, changée à jamais. D'autres morts suivraient bien plus tard, des morts tout aussi intimes, tout aussi proches, l'impératrice Eugénie verrait partir sa sœur, son mari, sa mère, et jusqu'à son propre fils fauché en pleine jeunesse, des morts qui la marqueraient cruellement à chaque fois. Mais la disparition de son père joua un rôle particulier dans la construction de la personnalité d'Eugenia : elle

touchait une enfant d'à peine treize ans. Cette mort, la première mort, c'était la fin de l'enfance, la fin d'une certaine innocence, c'était l'entrée brutale dans l'âge adulte.

*Votre affectionnée amie*

Si Mérimée regrettait le départ de Paca et d'Eugenia, il n'était pas le seul. Stendhal, «M. Beyle» comme l'appelaient les jeunes filles, partageait ce sentiment. Il avait tenu à être présent le jour de leur départ pour Madrid; on le sait grâce à une mention qui figura longtemps sur les anciennes éditions de l'un de ses maîtres ouvrages, *La Chartreuse de Parme*. Sur une page blanche, on lisait ceci: «17 mars 1839, départ d'Eoukenia, cour des Messageries.» Eoukenia, parfois abrégé Eouki ou Eouk, c'était Eugenia, sa préférée, et si l'écrivain écrivait ce genre de commentaires en marge de son manuscrit, c'est qu'il considérait que son roman, sur fond d'épopée napoléonienne, ne pouvait avoir de meilleure lectrice que la cadette des filles Montijo. Certains spécialistes prétendirent même qu'Eugenia, dont la beauté s'affirmait de plus en plus et dont le caractère ne cessait d'impressionner autour d'elle, fut l'une des inspiratrices de l'écrivain. Les mêmes virent parfois la future impératrice des Français sous les traits de son héroïne Clélia Conti, laquelle apparaît comme une «jeune fille de quatorze à quinze ans» quand elle croise pour la première fois Fabrice del Dongo. N'extrapolons pas trop. Ce qui est sûr, c'est que ce type de mention se retrouva à d'autres endroits du roman. Comme à la page 89 du premier tome: «Para u. P. y E. 15X 1838», mystérieux message qu'il fallait comprendre par «Pour vous Paca et Eugenia 15 décembre 1838». Après qu'Eugenia lui ait écrit une lettre depuis Oloron pour raconter son voyage vers Madrid, Stendhal fit figurer cet autre message à la page 393 du deuxième tome: «P. y E. in Olo» (Paca et Eugenia à Oloron). Il regrettait tant ce départ qu'il se confiait également dans une lettre datée du 30 novembre 1839 à son ami di Fiore: «Lutèce sans Pakit [surnom de Paca] et Eouki et leur mère était plutôt insipide. [...] Je regrette vivement mes deux amies de quatorze ans, ces deux charmantes Espagnoles.»

Cette connivence entre les filles de Manuela et l'écrivain avait pris forme lors de ces rendez-vous du jeudi soir quand M. Beyle, bien calé dans son fauteuil, racontait aux fillettes son Premier Empire; cette amitié reposait sur ce même attrait pour la légende napoléonienne. Et Stendhal en était bien conscient. Dans *La Chartreuse de Parme*, au bas d'une des pages consacrées à Waterloo, il griffonna ces quelques mots révélateurs: «J'ai fait ce détail pour Eouk.» Mais il est possible que cette amitié allait plus loin encore qu'un simple accord intellectuel. Plus tard, l'impératrice rappela à Augustin Filon combien les soirées du jeudi étaient pour sa sœur et pour elle de véritables fêtes lors desquelles on célébrait le culte de Napoléon:

Nous ne lui donnions pas le temps de respirer, nous lui rappelions la victoire où il avait laissé notre empereur, auquel nous avions pensé toute la semaine, attendant impatiemment le magicien qui le ressuscitait pour nous. Il nous avait communiqué son fanatisme. Nous pleurions, nous frémissions, nous étions folles.

Mais elle avoua aussi au comte Primoli: «Si je me souviens de Monsieur Beyle? C'est le premier homme qui ait fait battre mon cœur et avec quelle violence.»

Quoi qu'il en soit, si Eugenia manquait à Stendhal, Stendhal manquait à Eugenia. Ils échangèrent plus de deux cents lettres pendant le séjour espagnol. En décembre 1839, la jeune fille écrivit:

Monsieur, j'ai reçu votre lettre avec un grand plaisir. J'attends avec impatience l'année 1840 puisque vous nous faites espérer de vous revoir. Vous me demandez ce que je fais à présent. J'apprends à peindre à l'huile un peu; nous rions, travaillons comme par le passé. Maman trouve encore le temps de nous donner encore quelques leçons, et nous tâchons de ne pas oublier tout ce que nous avons appris à Paris.

Eugenia espérait revoir l'écrivain et l'invitation pour Madrid ou Carabanchel fut maintes fois renouvelée par Manuela elle-même. Ainsi dans cette lettre datée du 27 juin 1840, dans laquelle la veuve

du comte de Montijo montre d'elle-même un aspect essentiel, et trop souvent occulté, de sa personnalité: la haute idée qu'elle se fait de son rôle de mère:

Ne viendrez-vous pas nous voir? Nous serions si heureuses de pouvoir vous avoir pour quelques mois, les enfants ne vous oublient pas et ce serait pour elles un plaisir bien grand, vous les trouverez de cœur et d'esprit à peu près comme à Paris mais elles ont beaucoup grandi; Paca est une belle fille avec beaucoup de bon sens. Eugénie toujours jolie sans la moindre prétention. Je les tiens aussi séparées que possible de cette société qui renferme en elle tout genre de corruption. Nos vieilles mœurs sont perdues et sans en avoir la science nous avons pris tous les défauts des sociétés modernes. [...] Il me faut pied à pied défendre le bien de mes enfants des empiétements de la révolution, elles n'ont plus de père et je dois le remplacer, je ne veux pas qu'un jour elles puissent dire qu'avec lui, elles avaient tout perdu.

Stendhal ne se rendit pas en Espagne et les échanges épistolaires se poursuivirent. Ils méritent à ce stade d'être largement cités, parce qu'ils nous informent non seulement sur la nature réelle de cette relation entre le grand écrivain et la future impératrice des Français, mais aussi sur les préoccupations intellectuelles de la jeune fille – et de sa sœur – dont on mesure alors qu'elles étaient loin d'être futiles. La maîtrise de la langue française n'est pas toujours parfaite, ni sur le plan de la grammaire ou de l'orthographe, mais n'oublions pas qu'il s'agit des lettres d'une jeune Espagnole de treize-quatorze ans. En décembre 1840, Eugenia écrivait ceci, qui dit tout son intérêt pour la culture et l'histoire, ainsi que sa passion pour son pays:

Mon cher Monsieur, j'ai eu un plaisir inexprimable en recevant votre lettre. Je l'ai reçue un peu avant mon départ pour Tolède, nous nous sommes beaucoup amusés et j'ai pensé que cela vous ferait plaisir d'en avoir un récit. La cathédrale est magnifique, elle est d'architecture gothique mêlée d'arabe, c'est vraiment triste de voir ce reste de la grandeur espagnole, elle renferme des trésors que

l'Angleterre et la France ne peuvent réunir. Les chaises du cœur sont en bois de noyer avec la conquête de Grenade taillée à bas-relief par Berruguete et Borgõna. Pour monter au Saint-Sacrement il y a un escalier de marbre. Un autel magnifique appelé le transparent, du genre *churrigueresco*. Il est aussi en marbre. Pour les chasubles des prêtres elles sont brodées en pierreries, j'ai oublié de vous dire la peinture sur verre que l'Allemagne a tant désiré trouver est un secret que les ouvriers des chanoines se transmettent de pères en fils. On a découvert un *mino* en or à Valence. Voulez-vous que je vous écrive mon voyage à Tolède plus en détail et si vous les voulez en espagnol ou en français ? Adieu, Monsieur, votre affectionnée amie.

### *Une autre cristallisation*

Quelques mois plus tôt, Eugenia commentait les événements politiques qui secouaient l'Espagne de cette façon :

À présent, l'Espagne est dans une grande agitation ; tout le monde désire la paix, et Maroto, général carliste, est passé au camp Cristino moyennant une forte somme d'argent, ce qui n'est pas beau, et tous les petits officiers ont suivi cet exemple. La Navarre, Alava, Guipuzcoa et Biscaye ont reconnu la reine légitime. On assure que Don Carlos et la duchesse de Beira ont passé à France. Cabrera s'est dirigé vers Jaramon, et 20 cavaliers sont sortis pour voir le mouvement de l'ennemi. À Madrid, il y eut de grandes fêtes en l'honneur de la proclamation de la paix, mais on la proclame tant de fois que je ne crois plus. Cependant tout le monde désire la paix. Maman, ma sœur et Miss Flower vous présentent leurs respects, et moi je suis, Monsieur, avec dévouement votre affectionnée amie.

Eugenia a alors à peine quatorze ans. Nul ne peut nier que c'est à un âge précoce qu'elle a manifesté un intérêt certain pour la politique ; on est loin ici du portrait d'une jeune fille uniquement soucieuse de paraître et de séduire. Voici ce que lui répondait Stendhal en date du 10 août 1840 ; bien des sujets sont abordés mais cela situe le niveau de l'échange entre les deux :

Mademoiselle, vos lettres sont trop courtes et non datées ; les miennes ont le défaut contraire. À cause de vous, je ne puis penser à autre chose qu'aux événements de Barcelone. Il y a longtemps que j'ai vu que tout État qui change de gouvernement se donne des troubles pour quarante ans. [...] Quant à moi, je rends grâce à Dieu d'être entré, avec mes pistolets soigneusement chargés et amorcés, à Berlin, le 26 octobre 1806. Napoléon prit, pour y entrer, le grand uniforme de général de division. C'est peut-être la seule fois que je le lui ai vu. Il marchait à vingt pas en avant des soldats ; la foule silencieuse n'était qu'à deux pas de son cheval ; on pouvait lui tirer des coups de fusil de toutes les fenêtres. La promenade des Tilleuls, par laquelle il entra, est comme la Rambla de Barcelone. Si j'étais né sous le ridicule Louis XV, le 26 octobre 1806, je me serais promené tout fier d'un habit de soie gris, rayé de violet, sur le boulevard, faisant le fat. Je vais vous envoyer un livre de Varchi, qu'on m'annonce depuis quinze jours ; c'est l'histoire du siège de Florence en 1530. [...] Il y eut un héros, génie à comparer à Napoléon : ce fut un négociant, nommé Ferruci. [...] Donc ne prenez pas au tragique les accidents comme celui de Barcelone. J'ai trouvé des médailles en bronze d'Auguste, Tibère, Néron, etc. Les douze ou quinze premiers empereurs romains avaient cent vingt millions de sujets. Vous en entendrez parler toute votre vie. [...] Trajan fut le seul homme à comparer à Napoléon, après César. Regardez bien leurs portraits. [...] La révolution qui a suivi la mort de Ferdinand VII a diminué votre fortune de moitié. Tâchez de vous accoutumer à ce chagrin. [...] Il n'est pas en votre pouvoir de regagner ce million de réaux ; le mieux serait de n'y plus penser. Vous aurez un effort de ce genre à faire à quarante-cinq ans, c'est-à-dire à l'époque des premières atteintes de la vieillesse. Alors les femmes achètent un petit chien anglais et parlent à ce chien. J'aimerais mieux acheter mille volumes [...]. Mais il ne faut pas qu'une femme écrive. Inventez donc une occupation pour votre vieillesse. Pensez à toutes ces choses dix ans avant qu'elles arrivent.

Paca n'était pas en reste et écrivait aussi à Stendhal; l'une de ses lettres montre à nouveau quelles étaient les occupations et les centres d'intérêt des deux sœurs.

Mon cher Monsieur, écrit Paca, [...] il faut que vous vous déterminiez à faire un voyage en Espagne, tâchez donc d'y venir [...] ce qui rendra bien heureuses vos petites amies; nous recommencerons nos bonnes causeries, car ici nos seuls amusements sont d'aller toutes nos après-dînées à une maison de campagne tout près d'ici, où nous courons comme des bienheureuses. Nous n'avons point d'amies, car les jeunes filles de Madrid sont si stupides qu'elles ne parlent que de toilettes et, pour changer, mal les unes des autres, et moi qui n'aime pas avoir des amies de la sorte!

Comme Eugenia, Francesca commentait le retour des cendres de l'empereur voulu par Louis-Philippe: «Vous devez être bien content à présent que l'on va apporter les cendres de Napoléon; moi aussi, je le suis et je voudrais être à Paris pour voir cette cérémonie.»

Avoir pu échanger à ce niveau avec un esprit de la hauteur de Stendhal n'est pas rien dans la formation d'un individu. Peut-on croire que cela n'ait pas eu de conséquences sur le développement intellectuel et même sur les idées politiques de la future impératrice des Français? «Ce flétrisseur d'âmes, écrira Augustin Filon, avait éveillé en elle les instincts héroïques; ce réaliste sans pitié lui avait inoculé la passion du grand et ce que j'appellerai le sentiment du merveilleux dans l'histoire.» Vingt ans plus tôt, le jeune Stendhal, victime d'une déception amoureuse, avait popularisé le concept de cristallisation pour dire comment l'amour envahit un esprit innocent. Parvenu à l'âge mûr, il venait, sans le savoir, de provoquer sur l'esprit de la jeune Eugenia une autre forme de cristallisation. «Instincts héroïques», «passion du grand», «sentiment du merveilleux dans l'histoire», qu'on garde ces idées en tête; elles compteront pour la suite. Être issue d'un tel père, homme d'honneur et d'engagement, être issue d'une telle mère, courageuse autant qu'ambitieuse, avoir pour quasi-pères de substitution des esprits tels que Mérimée ou Stendhal, n'est peut-être pas sans influence.

Mais laissons là l'enfant. Eugenia est déjà presque une femme. L'âge de raison est largement dépassé, voici qu'entre en scène celui des sentiments et des premiers émois. Stendhal, ce bon M. Beyle, n'en doutait pas : si Eugenia de Guzman y Palafox n'était peut-être pas Clélia Conti, elle ferait tout de même tourner bien des têtes et chavirer bien des cœurs. Les prétendants ne manqueraient pas pour la petite Eoukenia.



## Chapitre 3

# Un cœur à prendre

J'aime et j'abhorre avec extrême.

Eugénie

Vert et rouge, vert et rouge, vert et rouge séparé par des liserés blancs. C'était un beau costume en toile tissée, au motif à damiers verts et rouges. La jeune femme qui dansait le quadrille au centre de la pièce le portait à merveille; il semblait fait pour elle. Vive et souriante, elle levait en cadence un pied puis l'autre, exécutant avec grâce et précision une chorégraphie qu'elle semblait déjà bien maîtriser malgré son jeune âge. Chaque mouvement circulaire était réalisé promptement; en levant le bas de sa robe, elle laissait apparaître de jolies bottines noires à petits talons. Sur le haut de la robe était cousue une sorte de bourse en cuir, fermée par une broche. En sa partie supérieure, le costume était constitué d'un gilet noir à gros boutons dorés et d'un chemisier blanc assez ample. Enfin, et c'était ce qui donnait son aspect charmant et drôle au vêtement, un bonnet du même motif à damier, rehaussé d'un pompon blanc, recouvrait le dessus de la chevelure flamboyante de la danseuse.

Parmi tous les personnages qui se bousculaient dans la grande salle aménagée spécialement pour ce bal travesti, l'Écossaise était certainement l'un des plus remarquables. D'ailleurs, tous les regards,

ou presque, convergeaient vers elle. Ce n'était pas seulement que l'Écosse était à la mode, les romans de Walter Scott rencontrant un grand succès, c'était aussi que celle qui portait ce costume était incontestablement l'une des belles femmes de la fête. En ce 5 mai 1843, jour de ses dix-sept ans, Eugenia de Guzman y Palafox, comtesse de Teba depuis la mort de son père, rayonnait de beauté, de fraîcheur et d'énergie. Grande, élancée, un peu hautaine mais pas trop, elle était au centre de toutes les conversations. Les uns remarquaient que sa chevelure rousse s'était teintée de jolis reflets blonds, les autres observaient que son visage, très blanc, avait l'aspect d'un marbre, au point que lorsqu'elle ne souriait pas son profil prenait un air souverain et paraissait proprement celui d'une statue. Tous admiraient la ligne de son coup, l'ouverture de son buste, la forme de ses épaules. Si on se disputait pour savoir quelle nuance de bleu avaient ses yeux, chacun convenait qu'ils étaient magnifiques. Paca, autre vedette de la journée, était habillée à la Cracovienne, portant imprimés colorés, dentelles et fleurs dans les cheveux. Décidément, «Don Prospero» s'était surpassé : c'était lui qui, comme d'habitude, avait couru Paris pour trouver les costumes les plus originaux et les plus à la mode pour les envoyer à Madrid. Quelques semaines auparavant, Mérimée avait confié à l'une de ses amies combien il était soucieux de satisfaire les Espagnoles :

J'ai couru tout Paris pour acheter des robes et des chapeaux, et mercredi, j'ai rendez-vous pour commander un costume de bergère rococo. Tout cela pour les deux filles de Madame de Montijo. Conseillez-moi. Quel costume doivent-elles avoir pour un bal travesti ? Une Écossaise et une Cracovienne sont en route. J'ai une bergère ; il me faut un autre déguisement.

À comparer la Cracovienne et l'Écossaise, on ne doutait pas laquelle des deux aurait le plus de succès. L'aînée des filles Montijo, de type andalou comme sa mère, dégageait sans doute plus de féminité que la cadette, mais sa beauté semblait à tous plus banale, plus conventionnelle, moins épicée. Mérimée ne s'y trompait pas lorsqu'il les décrivait à son amie Jenny Dacquin : «L'aînée est brune, pâle, très

jolie... Expression gaie. L'autre est très grande, très blanche, prodigieusement belle, avec les cheveux qu'aimait le Titien.» On comprenait où allait sa préférence.

Pendant que les filles dansaient, Manuela passait de convives en convives et, en véritable maîtresse de maison, prenait des nouvelles des uns et des autres et veillait à ce que chacun passât un bon moment. Il fallait soigner ses relations et tenir son rang. Ce bal, n'était-ce pas aussi une manière de présenter ses filles à ceux qui les méconnaissaient encore ou n'avaient pu apprécier toute l'étendue de leurs charmes? La fête ne manquait pas de beaux partis. On s'interrogeait sur le sort matrimonial que la comtesse réservait à Paca et Eugenia. Laquelle des deux épouserait le duc d'Albe qui ne les quittait pas du regard dans son habit du temps de Philippe II?

### *Une amazone*

«On en parle comme de deux houris.» Le mot est de Mérimée qui rapporte ainsi le succès que rencontraient les filles Montijo, dont on parlait jusqu'à Paris. «Houris», le mot n'est peut-être pas très respectueux dans la bouche de Mérimée mais il désigne pourtant dans la religion musulmane les vierges du Paradis destinées aux bienheureux. Il dit au moins combien Paca et Eugenia étaient convoitées. Les fêtes de Madrid et de Carabanchel étaient pour elles l'occasion de se faire valoir et ce genre d'amusement était bien de leur âge.

Le cadre de Carabanchel, dans la propriété de la Quinta de Miranda, était parfait pour organiser ce type de divertissement. Mérimée exagère cependant quand il écrit que «les jardins étaient pleins de soupirs.» Les origines du palais remontaient au règne de Juan II de Castille au XV<sup>e</sup> siècle et, construit selon un plan en U, l'ensemble était fort spacieux. Les appartements y étaient richement meublés et décorés. Le vaste parc comportait plus de 20000 arbres de toutes espèces. Manuela avait particulièrement augmenté et agrémenté les jardins, lorsqu'elle en avait hérité, notamment grâce aux graines et aux tubercules que Mérimée lui envoyait en provenance du Jardin des Plantes à Paris. Au printemps 1920, quelques semaines

avant sa mort, l'impératrice Eugénie fréquenta encore le palais de ses jeunes années. Plus rien ne reste aujourd'hui de l'édifice, mystérieusement incendié puis détruit en 1969. La presse locale titrait alors : «Requiem pour un palais romantique.» Seuls subsistent du parc quelques-uns des arbres plantés par Manuela, rassemblés autour d'un petit étang dit «de la Bruja». Maigres vestiges d'un palais qui avait vibré des fêtes de la comtesse de Montijo et des premiers émois de la future impératrice des Français.

Le palais de Carabanchel comportait même un petit théâtre que Mérimée avait remis à neuf. Eugenia s'y essaya à l'art dramatique, sans trop de succès, même si elle était portée vers la tragédie. Elle raconta un soir de confidence à Augustin Filon une anecdote qui n'était guère à son avantage mais qui la faisait encore sourire, l'impératrice pratiquant beaucoup l'autodérision :

Comme je ne pouvais ni jouer ni chanter, on m'avait chargée de représenter dans *Norma* une femme qui tient dans ses bras un certain petit enfant dont la présence est nécessaire à l'action. J'entre en scène avec le baby. Il se met à crier, probablement parce que, dans mon trouble, je le tenais la tête en bas et les pieds en l'air. Alors je le jette sur une chaise et je me sauve. On ne m'a plus jamais rien demandé. Maintenant, vous connaissez toute ma carrière dramatique.

Si on ne peut pas dire qu'Eugenia était la plus douée de la petite équipe de comédiens que composaient notamment Paca, le duc d'Albe et le marquis d'Alcanices, elle compensait par sa grâce et sa beauté, au point que le public la considérait comme «la fleur de la troupe». La jeune femme adorait pourtant le théâtre, et se prit plus tard de passion pour la tragédienne Rachel. Sa manière d'être, avant même d'être impératrice, était assez naturellement théâtrale.

Eugenia devenait peu à peu très coquette et n'ignorait pas les regards qui se posaient sur elle ; elle s'en sentait flattée. Elle avait toujours beaucoup de succès quand elle arrivait dans son attelage au Paseo del Prado et si Miss Flower, pour faire taire les remarques qui fusaient sur son passage, lui conseillait de porter un voile plus

sombre sur le visage, elle n'hésitait pas à le baisser quand on mettait en doute sa beauté. Son caractère avait quelque chose de puissant; cela frappait ceux qui la côtoyaient. Eugenia semblait n'avoir peur de rien et, cavalière émérite, galopait dans la campagne environnante; montée sur son alezan, elle pouvait défier n'importe lequel des hommes qui la convoitait. « Si un jour je n'ai pas de quoi manger, je me ferai écuyère », lançait-elle à qui s'inquiétait pour elle. Elle se passionna aussi pour la corrida et fréquenta les plus célèbres toreros de Madrid, Francisco Montes, dit Paquiro, Francisco Arjona Herrera, dit Cúchares ou José Redondo Dominguez, le fameux El Chiclanero, qu'elle admirait entre tous, et qui lui rendait la pareille.

Bien des anecdotes circulèrent sur le compte d'Eugenia pour illustrer son caractère fougueux et insaisissable, pour lesquelles l'historien se doit d'émettre quelques doutes, tant ces récits, colportés bien après les événements évoqués, semblent répétés soit pour idéaliser, soit pour caricaturer la souveraine. Ainsi cette anecdote qui prétend que lors d'une visite en France, au château de Plassac chez le marquis de Dampierre, Eugenia fit monter son cheval jusqu'au premier étage du grand escalier au retour d'une chasse. Ou cette autre qui raconte comment une autre chasse aurait tourné à la chevauchée épique, elle-même et les jeunes gens qui l'accompagnaient étant pourchassés quarante jours durant par le chef carliste El Pimentero! On avait dormi à la belle étoile, on s'était caché, on s'était perdu, Eugenia en avait été quitte pour une belle peur. On est certainement ici dans le roman. Mais rien n'était plus vrai cependant qu'Eugenia, qu'elle fût à Carabanchel, à Madrid ou ailleurs, qu'elle dansât ou chevauchât, se comportait comme une femme libre et crâne. Qui pourrait lui résister? Qui pourrait suivre cette amazone?

### *Mon cœur est brisé*

Le bal de mai 1643 allait apporter une réponse inattendue. Tous les invités étaient convaincus que le duc d'Albe était promis à Eugenia et bien peu pariaient sur l'aînée des Montijo. Ils avaient tort.

Jacobo Fitz-James Stuart, quinzième duc d'Albe, était sans doute le plus beau parti d'Espagne. Douze fois grand d'Espagne, descendant du maréchal de Berwick, le fils naturel de Jacques II, il était assez séduisant sans être beau. Sa sensibilité convenait très bien à Eugenia et il lui plaisait beaucoup. Mais entre les deux filles de la comtesse, le jeune homme ne savait pas où allait sa préférence; sans doute Eugenia l'attirait-elle davantage, mais son caractère l'effrayait un peu. Quant à Paca, elle était follement éprise du duc. La situation était fort délicate, mais la comtesse avait fait son choix: Paca épouserait le duc d'Albe et Eugenia s'inclinerait. Après tout, elle était plus jeune d'un an et d'autres partis se présenteraient à elle. Manuela insista auprès de sa cadette pour qu'elle comprenne où était son devoir. Eugenia se sacrifia, la mort dans l'âme. Ce fut son premier chagrin d'amour. La violence de la réaction de la jeune femme fut à son image: elle s'abîma dans le plus profond désespoir. Il semble bien qu'elle ait alors tenté de se suicider en absorbant du phosphore, en réalité un grand nombre de bouts d'allumettes dissous dans l'eau. La méthode était maladroite mais révélait un certain sens du tragique. La lettre qu'elle écrivit alors au duc d'Albe le 16 mai témoigne certes d'une âme noble et d'un caractère outrancier – éléments qui ne peuvent étonner – mais témoigne aussi d'un cœur plus sensible qu'on ne pensait et d'un romantisme alors insoupçonné. Cette belle lettre mérite d'être citée dans son entier:

Mon très cher cousin,

Tu trouveras très drôle que je t'écrive une lettre comme celle-ci, mais, comme il y a une fin à toutes choses de ce monde, ma fin est très près d'arriver, et je veux t'expliquer ce que mon cœur contient. Mon caractère est fort, il est vrai, je ne veux pas d'excuse pour ma conduite, mais aussi, quand on est bon avec moi, je ferais tout ce que l'on voudrait de moi. Mais, quand on me traite comme un âne, qu'on me bat devant le monde, c'est plus que je ne peux supporter. Mon sang bout, et je ne sais ce que je fais. Beaucoup de monde croit qu'il n'y a personne au monde plus heureux que moi, mais on se trompe. Je suis malheureuse parce que je me le fais être, j'aurais dû

naître un siècle plus tôt, car mes idées les plus chéries sont ridicules à présent, et je crains le ridicule plus que la mort : j'aime et j'abhorre avec extrême, et je ne sais pas s'il vaut mieux mon amour ou ma haine ; j'ai un mélange de passions terribles, et toutes sont fortes ; je combats contre elles, mais je perds dans le combat, et enfin ma vie finira misérablement perdue entre un amas de passions, de vertus et de folies.

Tu diras que je suis romantique et sotté, mais tu es bon et tu pardonneras à une pauvre fille qui a perdu tous ceux qui l'aimaient et qui est regardée avec indifférence par tout le monde, même par sa mère, sa sœur, et, oserai-je le dire, par l'homme qu'elle aime le plus, pour lequel elle aurait demandé l'aumône et même consenti à son propre déshonneur : cet homme, tu le connais. Ne dis pas que je suis folle, je t'en prie, aie pitié de moi : tu ne sais pas ce que c'est d'aimer quelqu'un et d'en être méprisée. Mais Dieu me donnera du courage ; il n'en refuse jamais à celui qui en a besoin et il me donnera le courage de finir ma vie tranquillement, au fond d'un triste cloître et on ne saura jamais si j'ai existé. Il y a du monde qui sont nés pour être heureux : tu es de ceux-là. Dieu veut que ça te dure toujours. Ma sœur est bonne : elle t'aime, votre union ne sera pas retardée longtemps : alors, rien ne manquera à votre bonheur. Si vous avez des enfants, aime-les également : songez qu'ils sont tous vos fils et ne froissez jamais l'amitié de l'un pour montrer plus d'affection à l'autre. Suivez mes conseils et soyez heureux : ainsi vous le désirez.

Ta sœur Eugénie.

Ne me persuade pas : c'est inutile. J'irai finir ma vie loin du monde et de ses affections ; avec l'assistance de Dieu, rien n'est impossible, et mes résolutions sont prises, car mon cœur est brisé.

Si l'union de Paca et de Jacobo fut décidée en mai de cette année 1843, peu de temps après le bal travesti de Carabanchel, il fallut pourtant attendre le 14 février 1844 pour que le mariage ait effectivement lieu, après plusieurs reports. À quoi étaient-ils dus ? Difficile à dire, mais il est possible qu'on voulut attendre que les

sentiments du duc soient bien assurés. Eugenia, elle, s'en fit une raison : Paca deviendrait duchesse d'Albe et habiterait le palais de Liria. Quant à elle, elle entrerait au couvent à défaut de trouver son prince charmant. Pour l'instant, elle ne voyait pas plus loin : sa mère avait favorisé Paca et son cœur était brisé.

### *Les hussards bleus*

En juin 1843, Manuela emmena les deux filles pour un court séjour à Paris ; il s'agissait de se fournir auprès des meilleurs modistes afin de préparer la garde-robe de la future mariée. Mais à peine étaient-elles de retour à Madrid que l'agitation politique repartait de plus belle. Le régent d'alors, le général progressiste Baldomero Espartero, lequel avait chassé du pouvoir la régente Marie-Christine en septembre 1840, se révélait beaucoup plus autoritaire et conservateur que prévu, une fois confronté aux réalités du pouvoir. L'insurrection gagna peu à peu toute l'Espagne. Espartero devait affronter une opposition armée multiforme, notamment dirigée par deux autres militaires, les généraux Prim et Narvaez. C'est ce dernier qui l'emporta. Il établit pleinement l'autorité de la reine Isabelle II.

Bien que Narvaez fût un proche ami de la comtesse de Montijo, il était tout de même préférable de s'éloigner encore quelque temps de l'Espagne pour se prémunir des soubresauts d'une guerre civile qui n'en finissait pas de rebondir. Aussi est-ce une des deux raisons qui poussa Manuela à voyager avec Eugenia en Europe ; l'autre raison étant qu'après avoir assuré un beau mariage à son aînée, la comtesse songeait à faire la promotion de sa cadette. On fit halte dans la station des Eaux-Bonnes dans les Pyrénées, puis on visita le sud-ouest de la France, mais aussi Hombourg en Hesse et l'Angleterre.

Partout Eugenia rencontrait un grand succès. Ses manières, parfois viriles, souvent hautaines, ajoutaient encore à son charme et à sa beauté. L'écrivain Maxime du Camp en avait fait l'expérience quelques mois plus tôt alors qu'il jouait au billard chez Benjamin Delessert, frère du préfet de police :



Nous étions en train de faire une partie dont je ne sais plus le nom, qui se joue avec de petites quilles qu'il faut abattre d'une certaine manière, lorsqu'une jeune fille entra en criant : « Pouah, quelle tabagie ! » Elle serra la main de Lord Howden, dit bonjour en espagnol à Mérimée et, comme nous nous inclinions pour la saluer, elle sauta sur le billard et se mit à danser la cachucha. Faisant jaillir ses hanches, poussant sa poitrine en avant, claquant des doigts, soulevant sa jupe et se trémoussant, la tête inclinée, les yeux mi-clos, elle chassait du pied les billes et riait. Lord Howden lui prit le mollet ; elle lui donna une tape sur la tête, s'élança vers la porte et disparut. C'était Eugénie-Marie de Guzman...

On raconte que lors d'un dîner à Cognac, son voisin de table, le fantasque abbé Boudinet, adepte de chiromancie à ses heures perdues, fit lecture à Eugenia des lignes de sa main et lui prédit un avenir grandiose, rien moins qu'une couronne impériale sur la tête ! Si l'histoire est vraie, on se demande bien de quel Empire il pouvait alors s'agir. Mais si l'histoire est vraie, Eugenia, jeune tête romantique et ambitieuse, toujours prête à se fier aux prédictions et aux signes du destin, y a peut-être cru.

Quoi qu'il en soit, un homme s'inquiétait, comme Manuela, de l'avenir de la belle Eugenia : c'était Mérimée. Plusieurs de ses lettres à la comtesse en témoignent. Déjà en 1841 – Eugenia n'avait alors que quinze ans ! – il y songeait sur un ton badin ; il s'agit d'une lettre datée du 12 février de cette année :

Je voudrais bien que vous cherchassiez un gendre en Angleterre, et si l'Angleterre vous ennuie, vous trouverez des Anglais en Italie et en France... Ici, on danse beaucoup, mais je ne vais pas au bal. Les lionnes y font toujours des étrangetés. On a toujours le titre de lionne à peu de frais, c'est en se conduisant dans la bonne compagnie exactement comme on faisait autrefois dans la mauvaise. En pensant aux manières d'aujourd'hui, je regrette moins que vos filles ne soient pas à Paris. Eugénie, surtout, deviendrait en peu de temps une lionne à tous crins. Avec son talent de caricature, elle laisserait derrière elle toutes les jeunes femmes à la mode à présent.

Mais les années avaient passé...

À la fin de l'année 1844, on crut que le mariage était en bonne voie et, dans les salons de Madrid, un nom circulait, celui du très riche et très élégant Mariano Tellez Giron, mais l'affaire fit long feu: Eugenia refusa. Aussi Mérimée commençait-il à sérieusement se poser des questions sur le caractère d'Eugenia. Il se confia à Manuela dans une lettre du 23 novembre:

Je croyais Eugénie sur le point de prononcer le oui fatal. Vous avez raison de dire que vos filles ne seront jamais aussi heureuses dans une autre maison que dans la vôtre. Mais les jeunes personnes se ressemblent toutes. Elles ont une envie incroyable de commander qui veut être satisfaite, et elle ne l'est pas plutôt que la responsabilité les effraye et, qui pis est, les ennuie. Je crains, pour Eugénie, les sous-lieutenants de hussards sans un sol vaillant, mais pourvus de belles moustaches et d'un brillant uniforme. Voilà ce qui me fait désirer de la voir pourvue pas trop tard, c'est-à-dire avant qu'elle ait commencé le premier chapitre du roman.

Un beau hussard mais pauvre comme Job, c'était donc la crainte de l'écrivain pour l'amazone Eugenia. La jeune femme repoussa les avances d'autres prétendants: celles d'un jeune Anglais Ferdinand Huddleston, celles de son cousin José de Xifré, celles surtout du duc d'Ossuna, premier duc d'Espagne et ambassadeur à Paris. Concernant José de Xifré, qui la jugeait «très aimable, très raisonnable et point du tout évaporée comme ses ennemis la peignent», Mérimée fit ce commentaire dans une lettre du 17 janvier 1846:

Le pauvre Joséito est atteint de la contagion que votre grande fille sème autour d'elle. Je veux dire qu'il en est bel et bien amoureux comme tous les hussards blancs et les hussards bleus qu'on voit chez vous et au palais de Liria [demeure de Paca, la duchesse d'Albe]. Seulement, il me paraît encore plus courageux. Ces messieurs m'ont l'air de postuler une place pour l'avenir, et lui serait l'homme à risquer le repos de sa vie. Mais je trouve qu'il a un trop grand nez et qu'il est trop mélancolique.

Un mois plus tard, dans un autre courrier, il reprit cette image du hussard :

Le cheval d'Eugénie est un puissant contrepoids aux hussards bleus ; mais il a aussi ses inconvénients, car on ne monte pas seule à cheval ; le galop est un auxiliaire puissant aux *requiebros*... Quel dommage qu'Eugénie ne soit pas un garçon ! Elle vous ferait enrager d'une autre manière sans doute ; mais les mères ne sont pas au monde pour autre chose... Croyez que vous n'êtes pas la seule mère tourmentée en ce bas monde.

Les candidats au mariage ne manquaient donc pas pour Eugenia, mais « Don Prospero » avait tort de s'inquiéter pour elle et de ne pas lui faire confiance. Elle cherchait le grand amour, mais pas seulement : elle visait plus haut que les hussards bleus.

### *Le marquis de Santa-Cruz*

Parmi tous les prétendants, un certain nombre d'entre eux alignaient bien des titres de noblesse. Si cela comptait pour Eugenia – et pour sa mère – cela ne pouvait suffire. Elle tomba pourtant amoureuse du marquis d'Alcanices, le fils du duc de Sesto. Les deux jeunes gens avaient joué ensemble *Un Caprice*, la pièce d'Alfred de Musset, sur le théâtre de Carabanchel. Cela les avait rapprochés. Eugenia crut avoir trouvé le grand amour ; elle surnomma le marquis Pepe et lui écrivit beaucoup. Lui-même fréquentait assidûment les Montijo et les Albe. Une de ses lettres montre à quel point le marquis était épris de la jeune comtesse de Teba. « Cette nuit, écrit-il, je n'ai pas pu dormir. Je suis demeuré devant ton portrait, à baiser chaque coin de ton visage, à mouiller de mes larmes ces yeux adorés. *Querida Eugenia*, quand laisseras-tu mon cœur reposer près du tien ? » La « très chère » Eugenia y était toute prête cette fois, mais ce sont les Sesto qui s'opposèrent au mariage. Ils estimèrent qu'Eugenia ne présentait pas toutes les garanties de moralité indispensable, du fait de la réputation de sa mère. Pepe se mit à hésiter, le caractère impétueux de M<sup>lle</sup> de Montijo ne le rassurait pas complètement. Les mois

passèrent ainsi sans qu'une décision ne soit prise, ni dans un sens ni dans un autre. La famille du marquis avait en vue un autre mariage; quand Eugenia l'apprit, elle se sentit tellement offensée qu'elle rompit brutalement au terme d'une scène terrible.

À l'été 1845, Manuela, bénéficiant de sa proximité avec Narvaez, se rapprocha de la reine Isabelle; elle ne tarderait pas à la gratifier de sa présence à Carabanchel. À l'occasion d'un grand bal qui s'y tint en l'honneur de Paca, nouvelle duchesse d'Albe, Eugenia se fit peindre le portrait. Mérimée s'interrogea: «Sera-t-il envoyé à toutes les cours d'Europe jusqu'à ce que quelque prince tombe amoureux de l'original?» Mais Eugenia continuait à repousser toutes les avances. On évoqua le nom d'Édouard Delessert, l'ami d'enfance, mais ce n'était pas sérieux et n'eut pas de suite; pas davantage que les rumeurs qui circulaient en faveur du vicomte d'Aguado ou du marquis de Las Marismas del Guadalquivir.

Fuyant l'Espagne après la désillusion concernant Pepe Alcanices, Eugenia passa une partie de l'été aux Eaux-Bonnes. Lors d'une visite chez la marquise de Castelbajac à Pau, elle rencontra une certaine Éléonore Gordon, qui donnait des cours de chant. C'était une ardente bonapartiste. Elle parla abondamment du prince Louis-Napoléon, dont Eugenia n'ignorait pas l'existence et qu'elle avait peut-être croisé fortuitement en 1836 dans le salon de la préfecture de police de Paris. Cette M<sup>rs</sup> Gordon affirmait avoir participé elle-même à l'équipée de Strasbourg qui avait valu au prince sa première condamnation. Et voilà qu'elle se préparait maintenant à rendre visite au même prince, enfermé au fort de Ham, après l'échec de son deuxième coup de force entrepris en 1840 du côté de Boulogne! Décidément, ce jeune Bonaparte semblait bien audacieux, et puisqu'il prétendait agir dans la droite ligne de son oncle, il méritait qu'on s'intéresse à lui. Il ravivait en Eugenia les récits de son père Cipriano et ceux de M. Beyle. Pour un esprit aussi romanesque que celui d'Eugenia, c'était beaucoup. Elle ne brûla bientôt plus que d'une envie: accompagner Éléonore Gordon à Ham. Voici comment l'impératrice relata plus tard cet épisode:

Elle [Éléonore Gordon] parlait sans cesse de «son prince», auquel elle se disposait à rendre visite, et je buvais ses paroles. Figurez-vous mes impressions. Un conspirateur, un prisonnier, un prince, un Napoléon: il y avait tout ce qu'il fallait pour me monter la tête! Je rêvais de faire un pèlerinage à la prison de Ham. Ma mère se laissa convertir à cette idée folle et il fut convenu que nous accompagnerions Madame Gordon dans sa prochaine visite au prince Louis.

Hélas, les événements d'Espagne empêchèrent le projet de se réaliser et Manuela et Eugenia durent regagner Madrid. Songea-t-elle longtemps à ce mystérieux prince qui ressuscitait le nom de Napoléon?

La reine Isabelle se maria le 10 décembre 1846 à son cousin, Don François d'Assise, duc de Cadix, pendant que l'infante d'Espagne épousait le duc de Montpensier, fils de Louis-Philippe. Ce double mariage donna lieu à de grandes fêtes à Madrid. Puisque Manuela était désormais fort introduite dans l'entourage de la reine, Eugenia fut nommée demoiselle d'honneur pour le mariage. Une nouvelle fois, elle eut un immense succès. Le duc d'Aumale, autre fils de Louis-Philippe, tout auréolé de son succès en Algérie obtenu par la prise de la smala d'Abd-el-Kader le 16 mai 1843, ne resta pas insensible à son charme. Lors d'une réception à l'ambassade de France, il lui parla assez longuement; ce fut remarqué. Mais il était déjà l'époux de la princesse Marie-Caroline de Bourbon-Siciles. De toute façon, Eugenia, si elle fut polie et se sentit flattée de plaire ainsi au fils du roi des Français, ne prisait pas particulièrement la famille d'Orléans. Son cœur la portait davantage vers les Bourbons ou, mieux, vers les Bonaparte. Un autre prince Napoléon vint en Espagne et la rencontra. C'était le fils de l'ex-roi Jérôme, cousin du prisonnier de Ham. Surprenante rencontre en effet, tant le jeune homme était le portrait craché de son illustre oncle. Cela ne manqua pas de troubler Eugenia. Il tenta de la séduire. Mais la relation n'alla pas plus loin: ce Napoléon-là n'avait guère de charme et des manières plutôt brusques. Elle coupa court. Plon-Plon – c'était son surnom – saurait s'en souvenir. L'été suivant, Eugenia découvrit la

petite cité de Biarritz et profita des joies de l'océan, nageant parfois jusqu'à l'épuisement, une manière pour elle d'oublier ses tourments amoureux. Elle tomba sous le charme du paysage et du climat de Biarritz.

Lorsqu'elle était enfant, elle se rappelait que Mérimée lui avait dit: «Vous épouserez un jour ou l'autre le marquis de Santa-Cruz, et alors vous ne ferez plus attention à moi.» Le marquis de Santa-Cruz n'existait pas; c'était évidemment une invention de l'écrivain pour dire à quel niveau se situaient les espérances romantiques de la jeune fille. Maintenant qu'elle approchait de sa vingtième année, après avoir connu deux profonds chagrins d'amour, après avoir repoussé tous les partis qui se présentaient à elle, vicomtes, comtes, marquis et même simples hussards, après avoir fait tourner la tête à deux princes, Eugenia était encore un cœur à prendre. Mais où était donc le marquis de Santa-Cruz?

### *Le prince-président*

Le 4 avril 1847, sa mère Manuela, bien plus ambitieuse sur le plan politique que ses manières mondaines le laissaient penser, fut nommée *camarera mayor* d'Isabelle II, c'est-à-dire sa première dame d'honneur. Mérimée, son principal confident, l'en félicita puis s'en étonna, connaissant le fort caractère de son amie, si peu habituée à louvoyer sur ses principes.

Doit-on vous faire des compliments?, lui écrit-il le 16 octobre. Je ne sais trop. Je crains pour vous la sujétion de la charge, quelque belle et flatteuse qu'elle soit. D'un autre côté, vous connaissant comme je vous connais, je suis sûr que vous saurez garder votre liberté dans toutes les positions possibles, et que s'il s'agissait de prendre une chaîne, vous ne vous laisseriez pas séduire par la dorure.

Dans la même veine, il poursuivit, quelques jours plus tard: «Pour votre bonheur, j'aurais peut-être préféré vous voir libre du joug superbe, mais, quoi que vous en disiez, vous êtes faite pour le combat, et il serait ridicule de souhaiter à César la vie tranquille du second citoyen de Rome.» Puis encore, le 29 octobre: «Je ne vous



## Dans la même collection

Collection dirigée par Thierry SARMANT

- Anne d'Autriche. L'absolutisme précaire*, Raphaël Dargent
- Cambacères. L'art de servir tous les régimes*, Louis Faivre d'Arcier
- Chamlay. Le stratège secret de Louis XIV*, Jean-Philippe Cénat
- Gambetta. Le commis-voyageur de la République*, Jean-Philippe Dumas
- Georges Pompidou. Une certaine idée de la modernité*, Pascal Geneste  
et Jean-Pierre Bat
- Guillaume le Conquérant. Le bâtard de Normandie*, Gilduin Davy
- Innocent III. La stupeur du monde*, Olivier Hanne
- Jacques II d'Angleterre. Le roi qui voulut être saint*, Nathalie Genet-Rouffiac
- L'amiral d'Argenlieu*, Thomas Vaisset
- L'empereur Nicéphore Phocas. Byzance face à l'islam 912-969*, Charles  
Personnaz
- Le maréchal de Villars. L'infatigable bonheur*, Fadi El Hage
- Louis XV. L'inconnu bien-aimé*, Yves Combeau
- Lyautey. La fabrique du héros colonial*, Gilles Ferragu
- Madame de Maintenon. À l'ombre du Roi-Soleil*, Alexandre Maral
- Mahomet. Le Lecteur divin*, Olivier Hanne
- Marat. «L'Ami du peuple»*, Serge Bianchi
- Morny. Le théâtre du pouvoir*, Agnès D'Angio-Barros
- Percier et Fontaine. Les architectes de Napoléon*, Jean-Philippe Garric
- Richelieu. La pourpre et le pouvoir*, Jean-Vincent Blanchard
- Robespierre. La probité révoltante*, Cécile Obligi
- Philippe Auguste. Le bâtisseur du royaume*, Bruno Galland
- Toussaint Louverture. Le Napoléon noir*, Jean-Louis Donnadiou
- Le duc de Vendôme. La gloire ou l'imposture*, Fadi El Hage